

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

LA  
REVUE CANADIENNE

---

UN NOUVEAU COMMENTATEUR DE SAINT THOMAS

---

*Disputationes theologicæ seu Commentaria in Summam theologicam D. Thomæ—De  
Creatione—*auctore Aloisio Adulpho Paquet, theologiæ doctore et profes-  
sore in universitate Lavallensi.—Quebeci, 1893.

**N**ous avons vu avec plaisir la Faculté théologique de l'université Laval, suivant l'exemple des grandes universités sœurs, commencer la publication des cours qui s'y donnent. M. l'abbé Louis Paquet a dignement inauguré ce mouvement par un traité sur la *Création*, ouvrage remarquable à plus d'un titre et qui honore tout ensemble son auteur et le corps universitaire dont il fait partie. Il a même inauguré un autre mouvement, celui d'un retour à la méthode des premiers commentateurs de S. Thomas.

\*  
\* \*

Depuis assez longtemps les théologiens comme les philosophes scolastiques avaient laissé la méthode des *Commentaires* purs et simples, pour créer des œuvres plus personnelles, plus appropriées, leur semblait-il, aux besoins de leur époque. Ils s'attachaient de préférence aux questions plus attaquées par le rationalisme et l'hérésie, ou plus vivement contestées entre docteurs catholiques, exposaient d'une manière détaillée les divers systèmes, en pesaient les raisons, et après avoir formulé et basé solidement leur propre conclusion, examinaient minutieusement les diverses objections faites ou faisables à l'encontre de leur thèse; ils ne s'arrêtaient que lorsqu'ils croyaient la question complètement épuisée. En d'autres

termes, ils s'attardaient longuement aux questions *principales* soit par elles-mêmes soit à raison de leur importance du moment, et ne traitaient que comme en passant les questions *secondaires* qui s'y rattachent. Les théologiens *Thomistes* eux-mêmes avaient renoncé à l'explication pure et simple du texte de S. Thomas pour s'accommoder au genre plus moderne des grandes discussions théologiques, tout en gardant aussi fidèlement que possible le plan suivi dans la *Somme théologique*, et en prenant les raisons données par S. Thomas dans ses divers ouvrages pour base de leurs démonstrations.

M. l'abbé Paquet, pour mieux se conformer aux instructions de Léon XIII sur le retour à l'étude de S. Thomas, a cru devoir revenir à l'ancienne méthode des commentateurs du docteur angélique, à l'explication presque littérale de son œuvre par excellence, la *Somme théologique*. C'est en cela même que consiste l'originalité de ce traité, et ce n'est pas son seul mérite.

Ce qui frappe tout d'abord dans ces *Commentaires*, c'est la clarté, la précision, la concision. On y sent la main d'un maître parfaitement au courant de toute la question qu'il aborde et de toutes les subtilités scolastiques, mais qui ne cherche pas le moins du monde à faire montre de ses connaissances. Son langage est toujours limpide, correct, élégant même ; son expression, toujours irréprochable. Il s'est si bien approprié la façon de parler de son auteur, qu'on a de la peine à distinguer le texte du commentaire. Ajoutons que l'exécution typographique est poussée à une perfection vraiment surprenante et qui a été rarement dépassée dans les ouvrages de ce genre.

Le commentateur suit son texte question par question, le plus souvent article par article. Après un exposé fort succinct de l'état de la question, il pose sa conclusion, donne rapidement les preuves d'Écriture sainte et de tradition, puis la preuve de raison. Cette dernière est toujours la preuve donnée dans la *Somme* de S. Thomas ; mais tantôt il la transcrit simplement ; tantôt, et le plus souvent, il la modifie de manière à en faire valoir et saisir tous les termes ; tantôt encore, mais rarement, il la complète par un ou deux arguments tirés d'autres endroits du saint docteur.

C'est sur cette preuve de raison que se concentre son attention. Il y a là à la fois le travail d'un artiste et d'un théologien. Chacune de ces preuves forme un petit tout parfaitement ciselé, qu'on dirait tout entier de la main de S. Thomas. Si cependant vous voulez y constater la part du professeur, comparez cette preuve avec celle donnée dans l'article de la *Somme* qu'il commente, et vous

resterez le plus souvent agréablement surpris de voir les obscurités du texte élucidées, les difficultés qu'il pouvait faire naître résolues.

La conclusion est suivie de deux, trois, quelquefois quatre objections, invariablement prises dans le texte. Le commentateur se borne à les présenter sous une forme plus didactique, à les résoudre de même en quelques mots toujours bien choisis, en y ajoutant une courte explication qui redresse ou qui éclaire la réponse de S. Thomas.

A quatre ou cinq reprises seulement le professeur laisse le texte de son auteur pour aborder certaines questions plus actuelles qui n'étaient pas agitées encore du temps de S. Thomas, telles que la pluralité des mondes habités, le transformisme, la génération spontanée, l'antiquité de l'homme, l'unité de l'espèce humaine.—Une autre fois encore, et nous l'en félicitons, il abandonne la méthode du saint docteur pour exposer et discuter les divers systèmes sur la genèse du monde. Cette discussion est particulièrement remarquable; on trouvera difficilement ailleurs, en si peu de pages, quelque chose d'aussi solide et d'aussi complet sur cette question.

\* \* \*

Après ce que nous venons de dire, il semble superflu de remarquer que M. l'abbé Paquet embrasse sur tous les points les opinions du docteur angélique. Même son opinion si contestée de la matière première (*materia signata*) comme principe d'individuation, semble passer à ses yeux pour une vérité première, pour un de ces *lemmes* dont on ne discute pas la valeur. Ainsi, pour soutenir avec S. Thomas que les anges doivent être chacun d'une espèce différente, il lui suffit de savoir que les anges sont de purs esprits. N'ayant pas de corps, ils manquent absolument de ce qui peut seul, selon le principe de S. Thomas, distinguer deux individus d'une même espèce entre eux. La conséquence est évidente; seulement on aimerait à voir démontré le principe. Tout le monde n'est pas de force pour le saisir d'intuition, ni pour l'accepter—les yeux fermés—sur la simple parole du maître.

Une seule fois nous surprenons le nouveau commentateur à différer d'opinion avec le saint docteur: c'est sur la question de la *génération spontanée*.—S. Thomas, comme presque tout le monde, du reste, avant les expériences définitives de M. Pasteur, regardait ce mode de génération, non seulement comme possible, mais comme un fait qui se produit à tout instant sous nos yeux. M. Paquet soutient que non seulement le fait est controuvé, mais qu'il est

physiquement impossible. La contradiction ne saurait être plus complète; et pourtant, chose assez curieuse, M. Paquet essaie de montrer qu'il ne se met en opposition qu'avec les matérialistes de nos jours, non avec S. Thomas.....

\* \* \*

Que dirons nous maintenant de la méthode relativement nouvelle adoptée dans ces Commentaires? Il nous paraît certain d'abord que cette méthode a de précieux avantages. Ce n'est pas un mince résultat que de ramener et d'affectionner les élèves au texte même de la Somme théologique, la source la plus pure et la plus féconde de l'enseignement scolastique. A nulle autre école les esprits n'acquerront une aussi forte trempe, ne puiseront une doctrine aussi sûre; nulle autre étude ne peut les former à une argumentation plus serrée, à des raisonnements aussi profonds, à des aperçus aussi élevés.

Mais d'autre part, se borner strictement au commentaire des articles de la Somme théologique, même en y ajoutant, comme l'a fait le nouveau commentateur de S. Thomas, quelques questions plus actuelles, n'est-ce pas se priver d'arguments souvent plus faciles et plus convaincants? n'est-ce pas s'interdire la discussion, si utile pourtant, des opinions divergentes, ou contraires? n'est-ce pas omettre la réfutation des objections, parfois très spécieuses, des hérétiques et des rationalistes de notre temps, la solution des difficultés fort sérieuses opposées par les docteurs catholiques qui ne partagent pas toutes les vues de l'Ange de l'école? C'est une simple question que nous nous permettons de poser au docte auteur de ces Commentaires, mais nous ne pouvons nous empêcher de penser que ses élèves doivent être plus d'une fois embarrassés dans la *soutenance* de leurs thèses, s'ils n'ont eu pour s'y préparer que le texte de leur professeur.

Précisons notre question par un ou deux exemples.

Ouvrons le livre à la première page; on veut savoir "s'il est nécessaire d'admettre que tout être est créé de Dieu."—La réponse ne peut être qu'affirmative. Pour la prouver, il se contente de l'unique argument qui est donné dans la Somme, et qui est basé sur la *participation de l'être*, caractère essentiel de tout ce qui existe en dehors de Dieu. Il confirme cette preuve par deux courtes citations, l'une de Platon, l'autre d'Aristote, également données dans le texte—et c'est tout.... Eh bien! nous le demandons à l'auteur, une

telle manière de prouver une vérité aussi fondamentale, aussi vivement attaquée par nos savants modernes, lui paraît-elle suffisante ? Nous accordons volontiers que l'argument de S. Thomas, bien compris, est inattaquable en lui-même. Mais combien le comprendront ? combien en seront convaincus ? Pourtant il s'agit ici d'une vérité qui doit être mise à la portée de tous, même des petits enfants ; les élèves qu'enseigne le savant professeur doivent devenir des catéchistes, des prédicateurs : à quoi leur servira la preuve métaphysique qu'ils auront entendue en théologie pour inculquer à d'autres cette vérité élémentaire ? Ce ne seront certes pas les deux petits textes de Platon et d'Aristote qui achèveront de porter la conviction dans l'esprit de leurs auditeurs.

Il est vrai que pour suppléer à cette pénurie d'arguments en faveur de la vérité-principe, le commentateur fait suivre sa première conclusion d'une courte et solide réfutation du manichéisme et du panthéisme ; mais, arrivé aux objections, il se borne à proposer les trois difficultés qu'on lit dans l'article de la Somme qu'il explique. Et toutes les objections soulevées par les manichéens et surtout par les panthéistes modernes depuis Spinoza jusqu'à Hegel, ses élèves seront-ils condamnés à les ignorer ou à en chercher la solution ailleurs ? Il nous répondra peut-être que cette question a dû être traitée longuement dans le cours de philosophie. Fort bien. Mais n'en peut-on pas dire autant d'un bon tiers des questions traitées dans le présent volume ? A quoi se réduira alors la part du théologien dans les matières qui sont également du domaine de la métaphysique ?

Autre exemple. " On demande si le monde, abstraction faite de la révélation, aurait pu être créé de toute éternité ? " S. Thomas tient pour l'affirmative. De nombreux docteurs, parmi lesquels Albert le Grand, S. Bonaventure. Duns Scott, le cardinal Tolet, pour ne citer que les plus illustres, sont d'un avis contraire. Quelle sera l'attitude du nouveau commentateur dans une question aussi débattue entre théologiens catholiques ?

Il se contente de rapporter l'argument de S. Thomas tendant à montrer que la création *ab aeterno* ne répugne ni du côté de son principe ni du côté de son terme, avec quatre des objections que le saint docteur s'est posées à lui-même dans sa Somme de théologie.

On aimerait pourtant à voir le docte professeur prendre à parti les adversaires de l'opinion qu'il défend et discuter impartialement leurs raisons, raisons telles qu'elles ont ébranlé bon nombre des

meilleurs esprits dans le camp des thomistes eux-mêmes. Tout au moins aurions-nous voulu savoir de lui, pour notre part, comment il concilie cet argument de S. Thomas, prétendant que l'acte de la création n'implique pas nécessairement un commencement, avec cet autre passage du même docteur où il affirme que " la création dit une relation de la créature au Créateur AVEC UNE NOUVEAUTÉ D'ÊTRE OU UN COMMENCEMENT." *Creatio importat habitudinem creaturæ ad Creatorem cum quadam novitate essendi seu incoptione.* (Sum. th. p. 1a 9. 45 a. 3 ad 3 m). Si au dire du saint docteur le concept même de la création implique un commencement, comment le monde aurait-il pu être créé sans avoir commencé d'être ? Serait-il créé sans qu'il y eût jamais eu de création ?

\* \* \*

Un autre inconvénient qu'on pourrait peut-être reprocher à la nouvelle méthode, c'est de donner trop de place aux questions secondaires au détriment des questions principales. Sans doute, il est intéressant de suivre S. Thomas dans l'analyse si fine qu'il donne de tous les actes angéliques, de leur manière de connaître et de communiquer leurs pensées, de se mouvoir et d'agir sur les corps ; il est intéressant d'examiner avec lui les diverses questions qu'on peut se poser sur les conditions hypothétiques de l'humanité si Adam n'avait pas péché ; mais en traitant tout cela, M. Paquet, malgré son extrême concision, a dû laisser de côté dans son livre les grands problèmes du libre arbitre et de l'immortalité de l'âme, ceux de la conservation, du concours et de la providence divine, toutes questions de la plus haute importance et que les auteurs traitent communément dans cette partie de la théologie qui s'intitule *De Deo creante*. Si le savant professeur de l'université Laval nous a livré son cours d'une année, comme c'est probable, nous sommes à nous demander combien d'années il faudra à ses élèves pour parcourir toute la théologie, même en admettant qu'il y ait deux cours parallèles de théologie dogmatique dans l'enseignement universitaire. Il nous paraît bien certain que quatre ans n'y suffiront pas.

L'auteur nous avertit dans sa préface qu'il laisse de côté certaines questions de S. Thomas qui ne lui paraissent plus de mise de nos jours. Est-ce pour cela qu'à propos de la création de l'âme humaine, il a passé sous silence l'opinion du saint docteur soute-

nant que l'âme raisonnable ne s'unit au corps que plusieurs jours après la conception? Il nous semble pourtant que cette question a de nos jours encore au moins autant d'intérêt que celle de savoir si Eve a dû être formée de la côte d'Adam, à laquelle notre commentateur consacre trois grandes pages. Nous eussions été particulièrement curieux de savoir comment il concilie cette opinion empruntée à Aristote,—et partagée d'ailleurs par la plupart des vieux scolastiques,—avec le dogme de l'Immaculée Conception; d'autant plus que, s'il nous en souvient bien, S. Thomas s'y appuie quelque part pour décliner cette vérité dont Pie IX a fait depuis lors un article de notre foi. Mais il est probable qu'ici encore nous aurions été frustré dans notre attente, et que M. Paquet, fidèle à sa méthode, se serait contenté de nous proposer les objections déjà résolues par le docteur angélique.

\* \* \*

En faisant ces remarques, nous ne prétendons pas les imposer au savant auteur des Commentaires sur la Somme théologique : avant d'entreprendre son travail, il a dû mûrement en peser le pour et le contre. Nous prétendons bien moins encore infirmer en quoi que ce soit les éloges si largement mérités que nous lui avons donnés en commençant. Son ouvrage est remarquable par la clarté et la solidité de sa doctrine, par la facilité qu'il offre aux élèves en théologie d'aborder avec avantage le texte de S. Thomas. Espérons pour l'honneur de l'université Laval et le bien des fortes études théologiques, que M. Paquet ne s'arrêtera pas à ces débuts, et qu'à l'exemple de ses confrères des grandes Universités, il livrera chaque année au public le cours qu'il aura professé pendant l'année.

J. R. LEFRANC.



# OCTAVE CRÉMAZIE

ÉTUDE LITTÉRAIRE.

(Suite)

Telle est l'œuvre poétique d'Octave Crémazie. En attendant que j'en donne une appréciation générale, j'ai à examiner un peu l'œuvre en prose de notre auteur : son *Journal du siège de Paris*, et sa correspondance.

Comme on l'a vu plus haut, Crémazie était resté dans la ville assiégée, en 1870. Il y nota au jour le jour, avec beaucoup de précision, tous les détails qu'il put de ce long investissement. Nouvelles quotidiennes, de Paris ou de la province, victoires des Français, défaites le plus souvent, succès démentis, dures nécessités imposées par la cherté des vivres et des denrées, consommation du bétail domestique, badinages agréables sur *l'affreuse ratatouille* qu'il faut avaler, mortalité engendrée par toutes ces causes, jugements portés sur le siège et la situation du pays, sur l'habileté des généraux et l'insuffisance ou l'impopularité des hommes de la Défense nationale, aperçus pleins de justesse sur les causes de la guerre, éloge du soldat français, appréciation de la politique de Napoléon III, considérations élevées sur l'avenir de la France, petits et grands côtés de la lutte, impressions les plus diverses : tout est noté et rapporté dans ce journal, qui n'est pas loin de mériter de figurer, par l'agrément des détails et par d'autres points, à côté de *Paris pendant les deux sièges*, de Louis Veullot. La lecture en est des plus attachantes. On pleure le sort de la malheureuse France, on se prend à espérer avec l'auteur, on anathématise comme lui la tourbe des Gambetta, Favre, Simon, Delescluze, Blanqui et autres de même acabit. On accuse et pourtant on plaint le pauvre empereur, on admire la bravoure inutile de l'armée commandée par les d'Aurelle de Paladines, les Chanzy et les Bourbaki, on déplore ces désastres incalculables, le nombre épouvantable de ces morts.

Ailleurs on s'amuse des anecdotes plaisantes et des récits pleins de pittoresque. Crémazie est un spirituel conteur. Il rapporte qu'étant un jour allé trop près de la musique des canons, il vit une

femme tomber près de lui, tuée d'un boulet. Il n'y retourna point. Il ajouta finement que la couardise des poètes ne s'est guère démentie depuis Horace.

Bref, ces mémoires d'Octave Crémazie, adressés à sa famille, sont d'un entier intérêt et ajoutent un titre solide à sa gloire.

\* \* \*

Avant et après le journal, on trouve un certain nombre de lettres, que l'exilé écrivait à ses frères des différents séjours qu'il fit en France. Elles contiennent peu de particularités remarquables.

Mais où Crémazie se montre bon prosateur, c'est dans la correspondance qu'il échangea avec M. l'abbé Casgrain. Sans avoir autant d'étendue que la relation du siège de Paris, ce recueil de lettres mérite plus d'attention, tant à cause de la valeur intrinsèque de son contenu que de la perfection littéraire qui le distingue. Crémazie y développe ses théories littéraires et expose ses opinions et ses vues concernant la littérature canadienne. Il s'y montre très fin lettré, critique habile et artiste consommé. C'est là que l'on découvre la genèse de ses poèmes et l'idée qu'il en avait, et là aussi qu'il apaise les scrupules de M. Thibault.

Rien de plus juste que ce qu'il dit du manque de protection littéraire, de saine critique, et même de langue nationale, au Canada : partant, de la condition d'infériorité où se trouve notre littérature.

Il y a tel projet de fondation et de tentative d'une revue périodique, qui est le bon sens même. Comment voulez-vous que nous nous compositions jamais un trésor littéraire, si les écrivains ne sont pas rétribués ? Le sol canadien n'est pas moins fécond qu'un autre en beaux génies. Mais avant tout il faut vivre ; et le *res angusta domi* finit bientôt par étouffer le *mens divinius*. Si nos auteurs jouissaient suffisamment de cette *médiocrité dorée*, célébrée par l'épicurien de Tibur, ce serait à leur aise qu'ils feraient des vers, et qu'ils écriraient de la prose, et qu'ils poliraient et qu'ils limeraient leurs ouvrages, et qu'ils vêtiraient leur pays du joli manteau de la gloire. Mon Dieu ! les rois avaient du bon, pour répéter le mot d'Andrieux, et les grands seigneurs aussi. Et il est certain que les Auguste et les Richelieu ont plus fait pour l'humanité que ne feront jamais tous les Washingtons et les Carnots du monde. C'est qu'elle est grande par l'esprit, l'humanité. Les princes de la terre l'étaient aussi de l'intelligence. Ils comprenaient le beau et l'aimaient ; ils savaient le faire aimer et goûter et atteindre. Le génie naissait, croissait, s'épanouissait à l'ombre de leur bienfai-

sance, et répandait sur leur règne et leur nation un éclat extraordinaire, non moins propre à affermir leur puissance que les guerres et les conquêtes. L'âge des pensions n'est plus, hélas ! Sous le régime de l'assiette au beurre, lorsqu'on sent en soi la présence du dieu des belles inspirations, et qu'on n'a pas la force d'y résister, eh bien, l'on fait des vers, et.....l'on "court les rues en sabots," puisqu'on est "le génie !" Ou bien, lamentable destin, l'on traverse les mers, pour échapper à la prison. Hélas ! notre cher poète a su ce qu'il en coûte de naître deux siècles trop tard.

Bien que sa voix se fût tue pour toujours, et qu'il eût brisé sa propre lyre, il ne laissait pas de suivre le mouvement des esprits au Canada. Il nous apprenait de là-bas les conditions d'un avenir littéraire. "Aussi longtemps, disait-il, que nos écrivains seront placés dans les conditions où ils se trouvent maintenant, le Canada pourra bien avoir des accidents littéraires, mais il n'aura pas de littérature nationale."

Quant à la critique, n'est-il pas vrai qu'elle existe à peine chez nous ? On loue absolument, ou on ne loue pas du tout, à moins qu'on ne blâme entièrement, lorsqu'on ne va pas jusqu'à se dire des injures. Pour lors, je vous assure qu'il n'est pas gai d'être l'auteur de ses œuvres. Tout y passe, depuis la faute d'orthographe jusqu'aux délits de la vie privée, quand cela existe et quand cela n'existe pas. Se taire serait de haute sagesse, en pareille occurrence ; parler au nom de la raison et du bon goût serait encore mieux. Eh bien, de critique littéraire raisonnée, impartiale, sévère, complète, c'est en vain que j'en cherche dans notre pays, il n'y en a point. Quelques chapitres des *Causeries du Dimanche*, des *Portraits et pastels littéraires*, ou des *Guêpes canadiennes*, desquels on peut se demander si les auteurs n'y sont peut-être pas partie, trois ou quatre brochures, à la vérité, spirituelles, de MM. Buies, Lusignan et autres, un peu pas mal de chronique pour rire répandue dans les revues et les journaux, telle préface éblouissante et exclusivement louangeuse, une passe d'armes ici et là à travers le dictionnaire et la grammaire, beaucoup d'esprit, beaucoup de sottise, beaucoup de vanité à la rescousse du pot-au-feu en détresse. quelques bons efforts isolés, une page de satire signée *Archiloque*, une autre de Gagnon, un aperçu judicieux de M. Sulte, une fantaisie à l'eau de rose de M. l'abbé Gingras : cela est déjà quelque chose, sans doute, mais cela ne constitue pas un corps de doctrines ni un ensemble sérieux de critiques. Je sais bien qu'on a dit qu'il ne fallait pas effaroucher nos débutants. D'abord, il ne faut pas qu'il y ait trop de débutants. Et puis, s'ils ont du talent,

une juste appréciation de leurs ouvrages ne peut que l'affiner et stimuler leur zèle. Et puis, ils ne sont plus timides, nos débutants, allez ! Les temps sont bien changés !

Crémazie avait raison de déplorer de son temps l'absence de critique. C'est toujours la même chose. Cependant M. Chapman vient de faire un bon pas dans la voie de la réforme littéraire. Il faut l'en féliciter, l'en remercier, et le suivre.

Pas de Pollions, pas d'Aristarques, c'est plus qu'il ne faut déjà pour ne produire jamais de chefs-d'œuvre et nous priver de lettres nationales. Qu'est-ce donc si nous n'avons pas de langue ? " Si nous écrivions en iroquois, dit Crémazie, ou en huron, notre littérature serait lue et goûtée des Européens." Et cela est vrai. La France d'aujourd'hui notamment priserait notre langue à l'égal du sanscrit. Nous aurions les honneurs de la traduction. Nous ferions éprouver aux fins odorats de Paris cette délicieuse senteur d'exotisme qui les fait se pâmer d'aise à la lecture des livres de Tolstoï, des chinoiseries du marin Viaud, ou des rituels de Cakiamouni. Mais nous sentons le français. Nous parlons français. Nous sommes des Français dégénérés ! Et le français, Paris en regorge et en fournit aux deux mondes. Le français, cela devient démodé là-bas, et l'on préfère Pierre Loti à Louis Veillot !

De ce que nous ne devons pas nous flatter de posséder jamais une littérature qui prenne une place sérieuse à côté de celles du vieux monde, est-ce à dire qu'il faille cesser d'écrire et renoncer à l'ambition de former une littérature nationale ? Ce n'était pas l'avis de Crémazie. Mais il faut nous borner à être Canadiens. Nous sommes ici une petite France : la France américaine, appelée peut-être à de grandes destinées. Nous avons même conservé plus pures, en un sens, que nos frères d'outre-mer, les traditions de la langue française. Nous parlons comme au temps de Louis XIV, quoi que dise et fasse M. Fréchette. La vieille France, hélas ! est sur le chemin qui conduit aux abîmes. Sa belle langue traîne dans les estaminets ; qui la recueillera ? En attendant un héritage, à la vérité, fort problématique, et qu'il n'est vraiment pas à souhaiter que nous lègue la France de Jésus-Christ, écrivons, nous, Canadiens, dans cet idiome incomparable, qui est tout de même le nôtre à titre de fils de famille, écrivons, dis-je, pour nos compatriotes, dont il y a une élite capable d'apprécier les meilleures œuvres de l'esprit. Les sujets ne font pas défaut. Il y a dans notre pays tout plein de mines inexploitées. Notre histoire religieuse est à faire, notre science à développer, notre goût à épurer, notre foi à soutenir, nos martyrs à chanter, nos traditions à conserver, nos

légendes à recueillir, une contrée merveilleuse à décrire, un peuple à éclairer, un ennemi naissant à abattre..... Soyons Canadiens ! Nous avons du sang dans les veines, de l'amour dans le cœur, de la religion dans l'âme, et, ma foi, de l'esprit, quand nous voulons : nous serons une nation demain. Que nous manque-t-il pour prendre la plume et pour entreprendre la formation de notre littérature ?

Il y aurait beaucoup à dire de cette courte correspondance. Je ne m'étendrai pas davantage sur tout ce qu'elle contient d'idées fécondes, de bon sens, d'esprit et de style : le lecteur l'a pu voir assez par les trois chefs que j'ai développés. On y admire un homme d'une science extraordinaire, un écrivain nourri de la moelle de toutes les littératures, un penseur original, un critique en qui s'unit une profonde connaissance de l'art au goût du beau le plus délicat. Il y en a vingt ou trente pages qui placent Crémazie parmi nos meilleurs prosateurs, si elles ne lui donnent pas le premier rang qu'il tient déjà en poésie.

### III

Pour bien juger de l'œuvre et du talent d'Octave Crémazie, il importe de savoir quelles furent ses doctrines littéraires, et s'il les mit en pratique, à savoir, si ce fut un tenant de l'école classique, ou un adepte de la romantique. C'est ce que je vais examiner, avant de porter mon jugement ; après quoi je dirai un mot de Crémazie considéré comme poète national du Canada, et ce sera tout.

Il y a eu trois générations romantiques en France. La première a fleuri sous l'Empire, avec Chateaubriand et madame de Staël, qui la personnifièrent. La deuxième comprend la Restauration et la Monarchie de Juillet. Ce furent les deux *cénacles* : le premier, de 1823 à 1825, et qui eut Lamartine pour initiateur, suivi par Victor Hugo, Alfred de Vigny et les autres ; le second, de 1825 à 1829, dont l'auteur des *Odes et ballades* fut le chef, et celui des futures *Causeries du lundi*, le propagateur par la voie du journal. Puis toute la pléiade de 1830-1848 : Dumas père, Eugène Sue, Georges Sand, Honoré de Balzac, Eugène Scribe, et le reste. Enfin, avec le nouveau *Parnasse* s'ouvre, en 1850, la troisième génération, dont on peut dire qu'elle dure encore, à travers bien des transformations et des vicissitudes. Théophile Gautier, Leconte de Lisle, François Coppée furent des premiers *parnassiens*.

La première fut une époque de renouvellement littéraire et religieux. Il s'agissait de montrer la poésie de la religion chré-

tienne ; et c'est ce que l'on vit bien à l'apparition du *Génie du christianisme*. Il fallait encore et surtout remplacer le convenu par la nature dans les ouvrages littéraires ; le livre de *l'Allemagne* le fit voir par le précepte et l'exemple. Si je voulais caractériser cette période par un aphorisme, je dirais : *La nature dans l'art*. Les *Méditations* et les *Harmonies poétiques* marquèrent l'épanouissement de ce système. Jusque-là, il n'y avait point de mal ; du moins, il était possible de l'éliminer. Mais dans l'époque suivante, renchérisant sur les principes de la nouvelle école et les portant à leurs extrêmes conséquences, les romantiques divinisèrent à peu près la nature. On prononça tous les mots ; on trouva que tout était beau sur notre planète, même le laid : romanciers, dramaturges, poètes, critiques s'accordent pour proclamer et mettre en pratique les maximes du Maître. Il me paraît qu'une nouvelle sentence : *L'art pour la nature*, résumerait assez bien les doctrines et les pratiques des puînés du romantisme. Viennent enfin les raffinés, les délicats, les maladifs en travail d'un monde nouveau et d'un nouveau culte qui s'appellera : *La nature pour l'art*, ou, si vous voulez : *L'art pour l'art*. Ce sont les ancêtres, qui vivent encore, des Banville et des Zola, et des Baudelaire et des Goncourt, et des Flaubert et des Verlaine. Et si vous me demandez comment il se fait que l'on a quitté la nature pour l'art, je vous répondrai que je ne suis pas sûr de le savoir. M. Jules Lemaitre vous dira que c'est *peut-être* qu'à force de contempler cette jolie nature, le sens s'émoissant peu à peu, on a fini par la perdre de vue, pour ne s'occuper plus exclusivement que de la façon dont on la considérait, laquelle se mit à être *intéressante*. L'intérêt croissant de plus en plus, on en arriva à trouver sa besogne si haute qu'elle fut divinisée à son tour. Et voilà l'art. On se regarda travailler. On peignit pour peindre, non pour exprimer ; on fit de l'art pour en faire. Je pense que c'est cela, l'art pour l'art ! On ne demande pas si la pauvre nature est tombée dans le mépris. La nature, la belle nature de Dieu a été profanée, souillée, foulée aux pieds. Elle est devenue une matière expérimentale où s'exercent en blasphémant froidement de sinistres carabins. A la perversité on a joint la bêtise. C'est du dernier progrès. Naturalisme, réalisme, psychologisme, évolutionnisme, symbolisme, combinaisons de ces choses-là ensemble, sans compter le bouddhisme, l'exotisme et les *décadents* : c'est à peu près tout, je crois, ce qu'a produit le romantisme. Progéniture bariolée et monstrueuse. Il n'y a plus de raison, plus de lois, plus de règles, mais des individus avec d'épouvantables caprices : c'est l'anarchie des esprits, image de celle de la rue.

Octave Crémazie est romantique ; mais l'on comprend que son romantisme est de bon aloi. Il appartient à la seconde génération, et eût été de la pléiade philippienne. Non qu'il répudie les classiques, toujours haut situés dans son esprit. Non qu'il réprouve non plus les poétiques anciennes. Mais il fait un choix intelligent et des préceptes des unes et des ouvrages des autres. Il réserve son admiration pour les grands génies du XVII<sup>e</sup> siècle, et donne son affection à ceux de son temps. "La lecture d'une méditation de Lamartine, pendant son exil, lorsque la mélancolie enveloppe son âme comme un manteau de plomb, ou d'une nuit d'Alfred de Musset, lui donne plus de calme et de sérénité qu'il n'en saurait trouver dans toutes les tragédies de Corneille et de Racine : Lamartine et Musset, continue-t-il, sont des hommes de mon temps. Leurs illusions, leurs rêves, leurs aspirations, leurs regrets trouvent un écho sonore dans mon âme, parce que moi, chétif, à une distance énorme de ces grands génies, j'ai caressé les mêmes illusions, je me suis bercé dans les mêmes rêves, et j'ai ouvert mon cœur aux mêmes aspirations pour adoucir l'amertume des mêmes regrets. Quel lien peut-il y avoir entre moi et les héros des tragédies ? En quoi la destinée de ces rois, de ces reines peut-elle m'intéresser ? Le style du poète est splendide, il flatte mon oreille et enchante mon esprit ; mais les idées de ces hommes d'un autre temps ne disent rien à mon âme, ni à mon cœur."

Et si ces grands poètes avaient su faire la peinture du cœur humain, tel qu'il existe dans tous les temps ?.....Mais je dois respecter la pensée du maître, d'autant qu'elle est vraie, en ce qu'elle regarde surtout le côté profane et païen. Et il ne faut pas oublier qu'artiste lui-même, Crémazie se laisse toujours enchanter par les belles formes classiques, en même temps qu'éminemment pondéré et homme de goût, il donne tous ses suffrages à la juste ordonnance des œuvres du passé.

Mais il est de ses contemporains. Considérant la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle comme l'ancêtre de celle du XIX<sup>e</sup>, il vénère celle-là comme il ferait son aïeul, tandis qu'il réserve sa tendresse pour celle qui a guidé ses premiers pas dans le chemin de la vie. "M. Thibault, dit-il, préfère son grand-père, j'aime mieux mon père. Des dieux que nous servons telle est la différence."

Crémazie est un démocrate de la pensée. Il trouve raisonnable que le 89 de la littérature ait eu lieu après le 89 de la politique, et c'a été le romantisme. En ce bon temps, qui paraît déjà vieux, on était libéral sincère chez nous. Cela venait de 38, dont on abhorrait

néanmoins les excès et les coryphées, cela venait du sang des ancêtres, qui luttèrent si héroïquement pour nos franchises ; cela devait venir encore des libertés de la mère-patrie et de l'aversion où l'on tint, à Québec, sous l'épopée napoléonienne, le despotisme et l'ambition du Corse parvenu. Les *arpents de neige* abandonnés par le Bourbon pour la Du Barry y étaient peut-être pour leur part. Toujours est-il que Garneau reflétait, en partie, l'esprit de son temps, lorsqu'il se prononçait, en maints endroits de son histoire, en faveur de la liberté. Il ne faut pas s'en étonner. Crémazie ne détonne pas autant sur nos idées politiques. Il se contente de nous laisser voir sa satisfaction que les idées romantiques " sachent se faire une place au soleil littéraire tout aussi bien que les serfs et les prolétaires ont su faire la leur dans la société politique."

Le principe qui faisait rejeter à Octave Crémazie certaines traditions classiques dans la littérature lui faisait également répudier le païen dans l'éducation. Il est curieux et reposant de l'entendre parler là-dessus : " J'ai toujours été de l'opinion de l'abbé Gaume, dit-il ; on nous fait ingurgiter beaucoup trop d'auteurs païens quand nous sommes au collège..... Cette mythologie grecque, ces auteurs païens qui défient souvent des hommes qui méritent tout bonnement la corde, ne peuvent à mon sens inspirer aux élèves que des idées fausses et des curiosités malsaines..... Je sais bien que saint Basile et saint Jean Chrysostôme, que saint Augustin et saint Bernard ne peuvent, sous le rapport littéraire, lutter avec les génies du siècle de Périclès, ni avec ceux du siècle d'Auguste ; mais ne vaudrait-il pas mieux être moins fort en grec et en latin, . . . et recevoir dès l'enfance des idées saines et fortes, en rapport avec l'état social actuel, qui, malgré ses cris et ses blasphèmes, est fondé sur les grands principes chrétiens et ne vit que par eux ? "

De voir notre poète bien aimé se rencontrer sur une pareille question avec Pie IX et Louis Veillot n'est pas pour lui faire tort ni pour nous déplaire. Certes, voilà un romantisme noble et éclairé. Encore que j'admire et que j'aime profondément les classiques, et notre vieux Boileau avec ses vers proverbes, et le doux Racine, et le bon Fénelon, et l'inimitable Sévigné, et l'austère Bourdaloue, et même ces pauvres grecs et latins, qui ont su faire deux et trois mille ans de chemin pour nous joindre, encore, dis-je, que je passe avec eux les plus douces récréations, je ne puis m'empêcher de laisser vibrer mon âme à l'unisson de ces grands romantiques qui se nomment De Maistre, La Mennais, Lacordaire, Gerbet, Veillot. Ces hommes ont fait entendre en face de la philosophie



insolente et de l'impiété imbécile le plus fier et le plus éloquent langage ; ils ont parlé une langue admirable de clarté, de souplesse, d'énergie, de sentiment et de vérité. Et ce sera la gloire du romantisme d'avoir produit des talents dignes d'être mis en parallèle avec les grands génies de l'antiquité. Crémazie a été leur admirateur passionné, en quoi il n'eut pas tort.

Telles ont donc été ses doctrines littéraires. Les a-t-il mises en pratique ? Partisan déclaré de ses contemporains, a-t-il cherché à reproduire leur manière dans ses écrits, plutôt que de marcher dans les chemins battus des deux derniers siècles ? C'est ce que nous allons voir. Parlons d'abord de sa prose

Octave Crémazie possède d'abord les grandes qualités du style : la pureté, la simplicité, la mesure, le naturel. Puis il tient de ses maîtres : de Sainte-Beuve, la finesse, de Veillot, le relief. Puis il y a une profondeur d'idée, une nouveauté d'aperçus, une originalité d'expression, une connaissance de la langue, une ampleur dans tout le vêtement de la forme, une sûreté de main, un coup d'œil sur les hommes et les choses, qui sont bien de lui. Que dirai-je encore ? Rappellerai-je sa grâce, son élégance, sa force ? cette grave allure de sa phrase que l'on prendrait pour de la majesté ? cette ironie douce et voilée qui s'en dégage souvent ? L'on va dire que j'y vais de tous mes souvenirs de littérature, et que, pour un juge si sévère à l'endroit de la critique élogieuse, c'est monter joliment le ton. Je confesse pourtant que je trouve tout ce que j'ai dit dans les écrits en prose de Crémazie, et qu'il est infiniment regrettable que cette partie de son œuvre soit si restreinte. Peut-être ne la connaît-on pas assez. Le poète a fait oublier le prosateur, et c'est un bon argument en faveur du premier, lorsque l'on songe à la qualité du second. Mais enfin n'y a-t-il pas de défaut dans cette prose-là ? Vous me voyez bien embarrassé. La lecture réitérée de ce petit nombre de pages choisies, qui nous donnent la substance d'un esprit riche et éminemment cultivé, ne m'a jamais procuré que du plaisir, et je me déclare incapable d'en dire du mal.

Ah ! bien, si vous demandez du style raffiné, des phrases passées à l'alambic, de " l'écriture artiste ; " c'est une autre affaire. Je conviendrais que Crémazie n'a point ces qualités. Ce n'est pas un styliste à la Maupassant ; c'en est un à la Louis Veillot, ce qui n'est pas dommage. Il appartient, comme je vous ai dit, par les principes à 1830, et par la manière aussi. Il est de ceux qui se nourrissent " de la moelle des lions, non de celle de lièvres. " Son écriture est large ; son éclectisme embrasse tous les siècles et tous les pays dans ce qu'ils ont de meilleur. Cela vous paraîtra exagéré, parce qu'il s'agit d'un Canadien, mais cela est vrai.

Et, à ce propos, vous remarquerez que Crémazie prosateur est plutôt *français* que *canadien*. Il y a une nuance. Il n'est guère d'écrivains *français* dans notre pays ; de ces écrivains qui ne font point d'anglicismes, qui ne bronchent point dans la langue, qui possèdent à fond les idiotismes, qui discernent l'idiôme de l'argot, qui écrivent de façon qu'à la lecture on ne sache pas trouver de différence entre ceci et du français de là-bas : outre Crémazie, M. Buies, M. Fréchette, avec de la bonne volonté, et une couple d'autres, pas plus. Il y faut, quand on a reçu son éducation au Canada, des prodiges d'étude et d'observation, et peut-être qu'après cela, si vous n'avez vécu en France, si vous ne vous êtes pas, en quelque sorte, identifié avec l'esprit et le génie français, vous êtes un écrivain *canadien* (je ne dis pas *canayen*), quoi que vous fassiez, et un habitant des bords de la Seine ne s'y trompera point. Nous avons vu qu'il est déjà beau d'écrire des *choses* canadiennes dans la langue de nos pères, encore que nous n'en connaissions pas tous les secrets. Lorsqu'on les connaît, comme Crémazie, ce l'est davantage.

Je vous ai entretenus de cette prose plus que je ne l'avais résolu. Pour résumer en une formule, la plus courte possible, acceptez-vous que Crémazie prosateur soit, quant au fond, un romantique, et, quant à la forme, un romantique encore, doublé d'un classique ? J'en ai donné suffisamment d'exemples pour l'établir.

En est-il de même de Crémazie poète ? Il est temps d'y venir.

En premier lieu, je crois qu'il est superflu de démontrer, après ce qui a été dit et vu précédemment, qu'Octave Crémazie avait reçu du ciel les dons qui ont fait le poète dans tous les temps, je veux parler de l'inspiration et de l'imagination. L'analyse de la *Promenade des trois morts* l'a fait voir avec évidence. Crémazie sait créer un sujet et concevoir un plan vaste ; en outre, son vers lui appartient : il ne plagie ni ne pastiche. Ce n'est pas tout d'inventer et de disposer. Par là, on saisit l'esprit ; il faut encore lui plaire. Voici l'imagination avec son cortège de peintures et de couleurs ; voici l'artiste avec sa palette. Crémazie eut l'imagination vive et puissante, parfois réaliste. D'ailleurs, il ne hait point le réalisme ; il en fait même l'éloge, à propos de ses *Trois morts*. Il ne va pas, comme il écrit lui-même, jusqu'à dire, à l'instar de Victor Hugo, que le beau, c'est le laid, mais il croit qu'il n'y a que le mal qui soit laid d'une manière absolue. A ses yeux, le rocher frappé par la foudre ne le cède pas en beauté à la prairie émaillée de fleurs. Il fait observer à M. Thibault que ce qu'on appelle l'horrible, n'est

souvent, dans l'harmonie universelle de la nature, qu'une autre forme du beau, et qu'on peut bien admirer ce que Dieu a pris la peine de créer. Par ce côté, Crémazie se rapprocherait donc, sauf la forme plastique, des auteurs français plus contemporains même que M. Hugo, par exemple, de Baudelaire, ou de Zola. Cela vous surprend? Eh bien, Jules Lemaitre a démontré que l'auteur des Rougon-Maquart était un poète épique, qui plus est, poète idéaliste. Mais il faut voir l'idéalisme de Pot-Bouille! Quoi qu'il en soit, Crémazie fait passer dans ses vers le réalisme acceptable qu'il professe. Rien n'est plus *horriblement* beau que certaines stances de la *Promenade*. Vous vous rappelez ces trois compagnons de vie qui

Se donnent, en pressant leur main raide et flétrie,  
De leur bouche sans lèvre un horrible baiser.

Ailleurs vous avez jugé son imagination, ou gracieuse, ou riche, ou légère, ou touchante, vraie toujours, jamais dévergondée. Car Crémazie possède encore le discernement, cet œil du génie. Ses puissantes facultés se laissent docilement guider par la raison, Egérie naturelle, dont il suit les avis dans ses plus grands écarts, et et sans laquelle on est toujours, quoi qu'on fasse, un méchant écrivain. C'est le côté par où, ici comme ailleurs, il se rattache aux classiques. Mais il sait toujours marier l'atticisme du siècle de Louis XIV avec les justes revendications du sien.

Crémazie poète appartient au romantisme autant que cela est possible à un homme qui assiste de loin à l'évolution du genre et l'étudie avec passion parce qu'il l'aime de même. Celui peut-être dont il cherche le plus à imiter le talent est Alfred de Musset, son auteur de chevet. Il est toujours de la seconde génération romantique, en société des poètes aussi bien que des prosateurs.

Mais sa perfection ne va pas jusqu'à celle des *parnassiens*, à lui inconnus pour la plupart, à cette époque, si tant est que ce soit une perfection plus grande qu'une autre d'être *parnassien*: ce qui est certain, c'est qu'elle est d'autre nature, et que c'en est une. Il ne faut pas nier que François Coppée, malgré bien des abus et d'insupportable prose rimée, soit *quelqu'un* dans la poésie contemporaine. Je ne parle pas des illuminés, qui procèdent, en ligne plus ou moins directe, de la révolution de 1850, et dont M. René Ghil est le fanal. Je m'en tiens à la tige et aux ramifications légitimes du dernier cénacle. Que les muses ont marché, grand Dieu! depuis Malherbe jusqu'à José-Maria de Heredia! Quelle distance seulement entre Alfred de Vigny et Jean Richepin! La

poésie est devenue une abstraction singulière. Autrefois on donnait le nom de versificateur à celui qui, sans conception, faisait bien les vers : ce n'était pas un poète. Le poète était un inventeur, et composât-il de mauvais vers, on le lui passait en considération de sa parenté avec les dieux. Le poète s'appelait Corneille ; il ne se nommait pas toujours Delisle. On a changé tout cela. Que n'a-t-on pas changé ? Aujourd'hui il n'est pas de rigueur d'avoir des idées pour être tenu poète, et grand poète, et être piedestalisé. Il suffit de savoir tourner l'alexandrin, et même de ne pas le savoir : pourvu que l'on fasse cas de la rime. Mais elle est riche, la rime contemporaine ! Eh oui ! une grande partie de la poésie de notre fin de siècle s'est réfugiée dans la rime millionnaire ! Un de nos compatriotes y a gagné un moment de vogue.

Ce n'est pas pourtant toute la perfection de cette poésie. Et certains critiques, haut cotés sur le boulevard parisien, pour qui la tradition littéraire ne signifie plus rien, vous affirment gravement qu'il y a dans les vers actuels des beautés invisibles, mais réelles, une harmonie inconnue, que de l'arrangement des mots jaillit je ne sais quel fluide lumineux ou auditif procurant un charme indicible à des oreilles ou à des yeux exercés. Tout à ce plaisir nouveau, vous ne prenez pas garde que la pensée brille par son absence, vous oubliez même que vous lisez de la prose, parfois peu intelligible, vous oubliez les lois du langage, vous oubliez tout, dans le ravissement de la beauté plastique, plongé que vous êtes dans les délices du paradis de l'art pour l'art. Ils vous disent cela sur un ton définitif. Vous faites l'épreuve. De prime abord, cela vous paraît très mortel. Vous vous travaillez : vainement. Vous vous fâchez. Vous avez été pipé. Erreur. Vous êtes un profane. Il y avait de quoi flatter vos cinq sens, et peut-être aussi votre cerveau. Faites-vous initier, et vous verrez si c'est beau, les sonnets de M. José-Maria de Heredia, membre de l'Académie française !

Mais je ne veux pas dire trop de mal de la poésie *parnassienne*. Je reconnais que M. Lemaître n'a pas tort de dire que les poètes de la seconde moitié de ce siècle ont su tirer du vers français des vibrations nouvelles, qu'ils en ont varié le rythme, qu'ils l'ont assoupli et façonné à l'idéal qu'on se fait de l'art fin dix-neuvième siècle. Mais qui est-ce qui va soutenir qu'ils l'emporteront, aux yeux de la postérité, sur les premiers romantiques, et surtout sur nos grands classiques ? Qui dira jamais sérieusement que l'auteur de *Kain* fut le premier poète de la France ?

En tous cas, si cette poésie moderne est la plus belle, j'accorde que Crémazie n'en a point connu le formulaire ni la pratique. Soit

ignorance, soit dédain des rituels de l' "écriture artiste," ses poèmes n'en portent pas trace. Son ambition n'est pas de faire jaillir des éclairs de la bataille des mots, ni de ravir des blasés par des phrases quintes-enciées. Ses lecteurs ne sont ni des névrosés ni des malades de "modernité." Il s'adresse à des Canadiens-Français, qui éprouvent encore, Dieu merci, autre chose que des "sensations," capables de tenir leur imagination attentive à un idéal divin et d'ouvrir leur cœur aux vrais sentiments. Avant que d'écrire, Crémazie pense, et ce Nicolas Boileau, malgré tout, n'était pas un sot. Il voit Dieu, l'archétype du poète, et le premier inspirateur. Il le voit en lui-même et dans ses œuvres ; dans sa grandiose création, dans sa riante nature ; dans le Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore, dans le roulement du Montmorency ; dans le majestueux Saint-Laurent, dans le jardin des Mille-Iles, dans le panorama de Québec ; dans la foi, le courage et l'honneur ; dans l'angoisse de la mort et jusque dans les mystères du tombeau. Il est romantique enfin, je vous l'ai dit. Les poètes du moyen-âge et de 1830 l'ont formé. Le verbe suit. Et vous admirez un vers plein, mâle, vivant, simple, beau ; point prosaïque (je parle du Crémazie des *morts* et des *Mille-Iles*), ni ambitieux, ni ronflant, ni fantasque. Pas musical, non plus, mais un vers qui sonne vrai et juste et français. Point de néologismes, point d'airs émancipés ; point de vers libres, sans mesure comme sans rythme ; pas d'alexandrins sans hémistiche ou qui en aient deux, pas de décasyllabiques en deux parties égales, pas de coupes extraordinaires, pas de rejets fautifs (on dirait louables, à présent), pas d'enjambement à propos de rien : la seule variété permise par l'art poétique. La Fontaine et Molière s'en sont contentés.

On a dit que Crémazie rimait pauvrement. Je ne disconviens pas que les mêmes rimes reviennent assez souvent, si l'on prend tout le recueil à la fois. Mais il est bon de faire remarquer que la rime millionnaire nous a gâtés. Du temps de Racine, on ne tenait pas compte de la consonne d'appui. On faisait rimer *fort* avec *mort*. Crémazie rima comme Racine : c'est assez.

Maintenant, qu'il se rencontre çà et là quelques vers faibles, que telle stance sente un peu l'effort, que telles inexpériences trahissent la naissance et l'éducation canadiennes, cela n'est pas pour nous surprendre. Car, bien que la poésie de Crémazie soit plus *canadienne* que sa prose, attendu que l'une a été faite au Canada et l'autre en France, elle n'en demeure pas moins ce que nous l'avons vue, et il n'y a pas un iota à retrancher des éloges que nous lui avons décernés.

Je conclus en répétant du poète ce que j'ai dit du prosateur. Nous sommes en présence d'un adepte fervent du fond et de l'imagination romantiques, amoureux des simples et pures formes antiques.

Tel est Crémazie. Ce qui demeure après qu'on l'a lu, c'est, dans l'esprit, un goût plus prononcé des beaux vers, et, dans l'âme, un attendrissement profond, une admiration sincère du beau et du bien, une immense pitié pour les malheureux, une impression de noblesse et de gravité, que je crois être la caractéristique de son génie.

Certes, il nous est glorieux qu'un tel poète soit canadien. Et c'est avec infiniment de raison qu'il a été appelé notre poète national. Il me reste à dire quelques mots à ce sujet.

Qu'est-ce que c'est qu'un poète national? Cela peut s'entendre de diverses façons. D'abord, à un point de vue général, tout homme qui chante convenablement, *pour ses compatriotes, les sujets nationaux*, mérite ce titre, et il peut s'en rencontrer plus d'un dans un pays. Tous les poètes grecs étaient des poètes nationaux. Il n'y avait pour eux que la Grèce, en dehors de laquelle rien n'était que barbare. Personne ne contestera que Crémazie ne soit un poète national de cette sorte.

Celui-là écrit des poèmes, *pour son pays, sur des sujets étrangers*: n'est-il pas encore un poète national? Ne met-on pas les poètes et les artistes d'une nation au rang de ses législateurs et de ses politiques? Est-ce que les tragédies de Corneille et de Racine ne forment pas un des plus riches joyaux du trésor national de la France? Charles-Quint disait, à propos du peintre Murillo, qu'il plaçait, dans son estime, les artistes au-dessus des grands d'Espagne. "Car, ajoutait-il, je fais un grand d'Espagne, mais je ne puis faire un artiste." L'esprit vaut mieux que tout; et ce qui en vient participe de cette valeur. La poésie est une des plus hautes manifestations de l'esprit. Par suite, le poète qui, laissant les hommes d'état et les guerriers agrandir la puissance et l'autorité de la patrie, dévoue sa vie à en accroître le domaine intellectuel et à élever à sa gloire les monuments de la pensée et du style, fait assez en sa faveur pour mériter d'en recevoir le titre d'auteur national. L'auteur des *Trois morts*, en travaillant à ceindre son front de la couronne de laurier, a tressé à son beau Canada une couronne faite d'âme et de lumière.

Mais ce qui est en litige, ce n'est pas précisément que Crémazie soit un de nos poètes nationaux, mais *notre* poète national. Et je crois que tout le monde y entend un auteur qui, par la perfection

poétique de ses ouvrages, patriotiques ou autres, et plus encore par la façon dont il a su exprimer l'esprit, les sentiments, les traditions, les tendances, les convictions, la foi de sa nation, s'en est fait, en quelque sorte, l'image, et est devenu sa gloire et son orgueil, si bien que prononcer le nom de ce poète suffise pour évoquer le nom de la patrie et de ce qu'il y a de meilleur en elle. Homère fut le poète national des Hellènes, Ossian, celui de l'Ecosse, Camoëna, celui du Portugal, Shakespeare, celui de l'Angleterre, Brizeux, celui de la Bretagne: Crémazie a été et sera toujours le poète national des Canadiens.

Et ici il n'y a pas à contester. Cela ne se raisonne guère : le sens général de la nation est le souverain arbitre en cette matière ; et, de même que, dans les anciennes républiques, un homme devenait, à certaines occasions, le porte-voix de tout un peuple, et qu'il eût été insensé de le nier, de même le sentiment public est-il la voix autorisée pour élever sur le pavois son poète national. C'est ce sentiment, quasi inconscient, qui a associé, dans nos emblèmes patriotiques, les portraits de Crémazie et de Garneau, nos auteurs nationaux. Personne, j'imagine, n'a réclamé.

Crémazie a eu un compétiteur dans la personne de M. Louis Fréchette, lequel a pu se glorifier quelque temps de ce si fort enviable titre. Et quand je parle de compétition, je prie qu'on n'entende pas que M. Fréchette s'est rendu coupable de briguer. Je ne veux pas provoquer ses ires ; oh ! que non ! Je veux seulement dire qu'il a vu accoler à son nom l'épithète glorieuse. On sait à quoi c'est dû. Crémazie exilé, puis mort, l'auteur des *Oiseaux de neige* était resté presque seul sur le Parnasse canadien. Il avait remporté un prix à l'Académie française (ceci a été contesté depuis) ; il était le premier de nos compatriotes que l'on eût distingué de la sorte ; et puis, ma foi, il lui était arrivé de confectionner de jolis vers. Je ne parle pas de sa nature tapageuse. Tant qu'enfin un public complaisant se mit à lui décerner le doux titre. On laissait faire, et cela s'accréditait. J'imagine qu'au fond plusieurs disaient bien : poète national, entre guillemets, comme pour faire une citation. Il semble que l'on voulût donner au poète couronné cette consolation de son vivant, mais qu'il n'y eût rien de sérieux pour l'avenir, en vue duquel on réservait Crémazie. Les morts sont comme les amis : ils souffrent volontiers que les fâcheux, les indifférents passent devant eux, sûrs qu'ils sont de l'inviolabilité de notre affection et de l'immutabilité de notre préférence. Ainsi, je crois, Crémazie en a-t-il agi vis-à-vis de M. Fréchette, dont, au surplus, il appréciait fort le talent. Du fond de sa tombe, où il attendait, en expiant, l'immor-

talité due à son génie, et où il est permis de croire que les vers ne lui laissent pas le loisir de philosopher sur les événements de ce monde, il a laissé faire qu'un autre ceignit pour un temps sa couronne. Hélas ! ce temps est passé. Je n'ai pas besoin de rappeler le suicide littéraire qui s'est perpétré au milieu de notre société saisie d'étonnement et d'horreur. Cependant je veux être bon prince ; et, malgré les étrivières que j'ai reçues, dans le tas—n'ayant pas le bonheur de savoir si je suis un *bon prêtre*, et surtout étant un de ces pauvres petits professeurs de collège si rudement menés par le docte auteur—malgré, dis-je, les mauvais traitements dont j'ai été l'objet, je veux croire un moment que les lettres au P. Lacasse et à l'abbé Baillargé sont des dithyrambes et que *Le lauréat* n'a rien prouvé, etc., ou tout au moins que M. Chapman a souvent confondu le plagiat avec l'imitation géniale. Je prends la *Légende d'un peuple*, telle qu'elle était avant la fête, et je trouve qu'il y a là-dedans, à côté de strophes vraiment lyriques et de vers splendides, bien de la prose, bien de creuse sonorité, bien de mauvais Coppée, pour valoir à l'auteur le titre de poète national. Et c'est ce que M. Fréchette a fait de mieux. Crémazie reste donc, sans plus, notre poète national.

Gloire à toi, ô Crémazie ! Tu es le vrai poète, qui as chanté dans des vers homériques la gloire de ta patrie, qui lui as élevé un monument impérissable, qui as fait pour elle autant que ses plus intrépides guerriers, qui lui as donné ton génie, la plus noble partie de toi-même. qui as poétisé son histoire, retracé les exploits de ses héros et célébré les vertus de ses martyrs, qui as décrit la grandeur de ses fleuves, la majesté de ses forêts, la magnificence de ses sites, qui n'as jamais fait qu'aimer passionnément cette patrie, dont tu as été tenu exilé ! Fasse le Ciel que, ramenant bientôt tes cendres dans ton Canada bien aimé, ou élevant à ta mémoire quelque mausolée digne de toi et de nous, nous réparions, à la fin, l'ostracisme où nous t'avons laissé mourir ! En attendant, compatriotes, faisons quelquefois une prière à l'intention du barde canadien, et gardons-lui dans nos cœurs un immortel souvenir !

L'ABBÉ N. DEGAGNÉ.



## A M. ERNEST GAGNON <sup>(1)</sup>

---

**A**insi que le glaneur, courbé sur le guéret,  
Ramasse le blé d'or égrené dans la plaine,  
Vous recueillez, joyeux et tout fier de l'aubaine,  
Les épis que souvent l'historien, distrait,  
Laisse derrière lui choir de sa gerbe pleine.

Vous avez la pitié des choses que l'oubli  
Recouvre de son flot ou voile de sa brume :  
Et des faits délaissés qu'anima votre plume,  
Des feuillets sur lesquels votre front a pâli,  
On pourrait faire, ami, maint précieux volume.

A vos efforts vaillants de chercheur obstiné  
Rien ne peut faire échec, nul secret ne résiste.  
Et parmi vos travaux, où tant de charme existe,  
Il en est un, surtout, où vous avez donné  
Tout l'amour idéal de votre âme d'artiste.

Ce travail, c'est le livre, humble mais précieux,  
Dans lequel vous mettiez jadis, frémissant d'aise,  
Comme en un riche écrivain qu'avec amour on baise,  
Les tant vieilles chansons que les nobles aïeux  
Apportèrent ici de la terre française.

Soyez loué ! soyez loué, savant ami,  
D'avoir su par vos soins arracher au naufrage  
Tous ces harmonieux vestiges d'un autre âge,  
Que l'oubli submergerait déjà plus qu'à demi,  
Et qui sont un si pur et si bel héritage.

(1) A l'occasion de la réédition de son étude sur les chants populaires du Canada français :

Ils ont, ces vieux refrains, dans leur rusticité,  
Comme un vague parfum des pins de l'Amérique,  
Et résumant pour nous la légende homérique  
Que la France, la croix toujours à son côté,  
Ecrivit de son sang sur le sol d'Amérique.

Les premiers, il ont fait tressaillir les échos  
Du Saint-Laurent sauvage endormi dans sa gloire,  
Et, pleurant la défaite ou chantant la victoire,  
Cent ans ils ont suivi le groupe de héros  
Dont les faits éclatants remplissent notre histoire.

A travers les forêts, sur les mers, dans les champs,  
Ils ont vibré partout, les refrains de la Gaule ;  
Et nos coureurs des bois, le mousquet à l'épaule,  
En on redit les airs allègres ou touchants,  
Des sierras du Mexique aux banquises du pôle.

Ils sont comme l'écho perdu des anciens jours,  
Et nous devons sans cesse en avoir souvenance,  
Parce que, les ayant appris dès leur enfance,  
Nos ancêtres les ont chantés dans leurs amours,  
Dans leur deuil, dans leur joie ou leur désespérance.

Nous devons les savoir, parce que leurs couplets,  
Où vibre incessamment une note sereine,  
Sont comme les anneaux de l'infrangible chaîne  
Qui, malgré l'Océan, doit lier à jamais  
Notre jeune patrie à la patrie ancienne.

Nous devons les chérir d'un amour immortel,  
Parce que sur nos bords, où les luttes renaissent,  
Où deux peuples rivaux souvent se méconnaissent,  
Ils sont pour nous, Français, les notes de rappel  
Par qui les vrais amis toujours se reconnaissent.

Et puis, bénissons-les, bénissons leur réveil,  
Parce que ces chansons d'amour ou de vaillance  
Evoquent dans nos cœurs les heures d'innocence  
Où nos mères berçaient notre premier sommeil  
A leur mélancolique et naïve cadence.

Non, ils ne devaient pas mourir, ces vieux accents,  
Ces souvenirs si chers dont s'effaçait la trace.  
Grâce à vous, ils ont pris à tout foyer leur place ;  
Et toujours, si quelqu'un me le redit, je sens  
Dans leur rythme frémir l'âme de notre race.

Et quand parfois, le soir, je feuillette, en rêvant,  
L'œuvre ou vous avez mis tant d'âme et de constance,  
Je comprends que de ceux qui chérissent la France  
Personne mieux que vous, ô modeste savant,  
N'a pour elle gardé l'amour et l'espérance.

W. CHAPMAN

# LA BAGUE DE MARIE STUART

(Suite et Fin)

## IV

.....  
.....  
.....  
Noël approchait.

Les jeunes époux venaient de passer un temps exquis de solitude à deux, lorsque le monde, ce monde où l'on s'ennuie parce qu'il se compose d'ennuyés, s'avisa que Lord et Lady Primrose en prenaient bien à l'aise avec lui et prolongeaient leur lune de miel au-delà des limites permises.

Des parents, des amis écrivirent en insinuant que ce serait charmant de se réunir au château comme autrefois, et de passer ensemble les fêtes du jour de l'an.

A chaque lettre qu'il recevait, Charles poussait un soupir.

"Hélas ! on en veut à notre bonheur !"

"Du tout, ce sera excellent pour toi d'avoir quelques distractions.

"Dans un perpétuel tête-à-tête, tu risquerais de te fatiguer de moi," répondait Lady Esther.

"O fille d'Eve ! faut-il que tu sois persuadée du contraire pour oser dire une chose pareille !

"Crois-tu que sans cette assurance, je serais heureuse comme je le suis ?" murmurait-elle tendrement.

"Ma bien aimée, qu'il est doux de vivre avec toi !"

Un jour cependant, il prit son courage à deux mains et déclara à Esther qu'il se décidait à ouvrir les portes de Primrose à tous ces gens qui mouraient d'envie d'y venir chasser, manger, danser, ajoutant qu'il ne voulait pas la condamner à la vie d'ermite.

"Seulement," dit-il. "J'y mets une condition : c'est que nous n'aurons pas trop de femmes. Allons, prépare ta liste d'invitations, ma chérie, et nous la reverrons ensemble. Je crois, par exemple, que nous ne pourrions pas nous dispenser d'avoir ma cousine Liliane."

.....  
.....

Huit jours plus tard, c'en était fini de la délicieuse tranquillité de Primrose.

Une foule d'hôtes remuants et bruyants remplissaient le château.

Parmi les premiers arrivés, se trouvait Sir Edward Marstone dont la mine se rembrunit sensiblement lorsqu'il apprit que l'on attendait Lady Dudley.

Elle s'était jouée de lui et il ne le lui avait pas pardonné.

" Elle ne viendra pas," pensait-il.

" Elle voulait épouser Primrose par ambition ou par amour, je ne sais ; en tous cas, elle souffrirait trop de voir une autre occuper la place qu'elle rêvait."

Mais il se trompait. Elle vint pourtant.

Un soir, à l'heure du dîner, elle entra dans le salon où tous les convives étaient rassemblés. semblable à une fée, avec sa robe vaporeuse, étincelante de bijoux et le visage radieux. Elle serra la main de Lord Primrose et embrassa tendrement Esther.

" Si jamais un baiser de Judas fut donné, c'est bien celui-là ! " songea Sir Marstone, tandis que la jolie veuve le saluait comme un ami.

Que lui importait, à elle, cette victime ou une autre ? Ne lui étaient-elles pas toutes indifférentes ?

" Que vient-elle faire ici ? " se demandait Sir Edward avec toute l'amertume que le refus de Lady Liliane avait laissée dans son cœur.

" Veut-elle y semer la discorde, ou désire-t-elle seulement se réjouir à la vue du bonheur de son cousin ? Je la crois bien incapable de ce dernier sentiment, aussi vais-je avoir l'œil ouvert sur vous, Milady ! "

Mais malgré les suppositions de Marstone, Liliane ne trahissait ni jalousie, ni dépit. Elle se contentait de charmer tout le monde par sa grâce et se montrait aussi gaie, aussi aimable que si elle n'eût jamais rêvé d'être un jour Lady Primrose.

" Cependant je ne m'y laisse pas prendre ! " se répétait le sévère observateur. " Elle a voulu l'épouser, j'en suis sûr, et lui a tendu ses filets dorés. Heureux Charles qui a su échapper au piège ! "

Un homme dont les yeux sont ouverts par la haine, voit bien des choses que les autres ne remarquent pas. C'est ainsi que Sir Edward s'aperçut fort bien de la pâleur soudaine de Lady Dudley, lorsqu'on lui fit après le dîner les honneurs de la serre merveilleuse.

" N'était-ce pas délicieux de la part de Charles de me préparer une telle surprise ? " demanda naïvement Esther.

“ Moi, je pense qu’il est surtout délicieux de posséder une petite femme assez enfant, assez jeune de caractère pour se réjouir de tous les cadeaux, même du plus modeste ! ” interrompit Lord Primrose.

“ C’est que la manière de donner fait tout en pareil cas, ” répliqua-t-elle en échangeant un tendre regard avec son mari.

Liliane sourit, mais du bout des lèvres et se laissa tomber sur les coussins d’un divan. Il y avait là, sous des palmiers, tout un petit salon improvisé dans le goût oriental.

“ Vous devez à présent être tout à fait au courant des légendes et des secrets du château, chère Esther ? ”

“ Je commence, ” fit celle-ci avec un sourire, “ quoiqu’il soit difficile de s’y retrouver. J’ai lu les chroniques attentivement et ai appris ainsi une foule de choses : par exemple qu’un fameux spectre revient chaque année à jour fixe dans la tour de Duncan. ”

“ Connait-elle l’histoire de la bague ? ” demanda Liliane à voix basse à son cousin.

“ Certainement. Elle voulait la mettre à son doigt, il a bien fallu lui raconter tout.

Sir Marstone avait entendu ce petit colloque.

“ A votre place, mon cher ami, j’en finirais avec cette bague. Enterrez-la, jetez-la à l’eau ou faites-la fondre ; mais ne continuez pas à vivre de siècle en siècle dans la famille avec la terreur superstitieuse de ce bijou.

“ Cela vous ressemble de parler ainsi, Monsieur l’esprit fort, ” reprit Liliane. “ Vous ne comptez donc pour rien le charme du frisson mystérieux qui nous agite à la vue de cette dangereuse relique. ”

“ Je ne tolérerais pas qu’on frissonnât de la sorte chez moi, ” répliqua Sir Edward d’un ton sec.

“ On n’en aurait pas l’idée non plus : une maison moderne ! Mais Primrose est fait tout exprès pour inspirer ce sentiment exquis de poétique terreur. C’est un de ces vieux châteaux dont les propriétaires eux-mêmes ne connaissent pas tous les détours !

“ C’est vrai, ” reprit Esther ; très souvent Charles et moi nous découvrons des recoins où il n’avait jamais pénétré. En revanche, il est impossible de retrouver la chambre où Marie Stuart a passé sa dernière nuit ici. Nous avons eu beau consulter les plans, les archives du château : tout a été inutile. ”

“ Rechercher cette cachette était aussi l’occupation favorite de votre pauvre père, Charles, vous vous en souvenez ? ” fit Lady Dudley.

“ Voilà qui m'étonne,” reprit Sir Marstone, “ car à quoi servirait de découvrir cette chambre, à moins que ce ne soit pour avoir une occasion de nouveaux frissons ? ” ajouta-t-il en se tournant d'un air moqueur vers Liliane, qui ne daigna pas relever la taquinerie.

“ Vous m'avouerez cependant qu'il est intéressant pour un maître de maison de savoir où et comment ont pu dormir des hôtes sous son toit ? ” répondit Lord Primrose.

“ N'essayez pas de convaincre Sir Edward ; ce serait peine perdue ! ” dit Lady Dudley. “ Comment les nobles modernes comprendraient-ils les traditions et les légendes qui font l'orgueil des familles d'autrefois ? ”

Marstone se mordit les lèvres : cette allusion à la jeunesse de son blason ne lui était pas agréable.

“ En effet, le charme des vieux spectres et des jeunes Circés d'antique maison, nous échappe totalement,” fit-il, voulant paraître entrer dans la plaisanterie.

“ Pourtant je connais des gens, qui à défaut de vieux spectres, se fussent contentés d'une jeune Circé pour orner leur demeure,” riposta Liliane, qui aimait à garder le dernier mot.

La soirée étant assez avancée, l'on se sépara pour la nuit. A ce moment, Lady Dudley s'approcha de son cousin, et tout en lui serrant la main affectueusement : “ Quelle charmante femme vous avez su découvrir ! ” dit-elle avec chaleur.

“ Je suis très heureux qu'Esther vous plaise ; elle est si bonne, si loyale et je l'aime tant ! ” répondit le jeune mari, absolument conquis par l'éloge de sa bien aimée.

“ Si elle a pour moi le quart de la sympathie que j'éprouve pour elle, nous voici amies à la vie, à la mort ! ” dit-elle avec un regard étrange.

Et comme Lady Primrose s'avavançait vers eux :

“ Nous parlions de vous, ma cousine,” ajouta-t-elle.

“ Sans dire trop de mal ? ”

“ Je demandais à Charles s'il croyait que vous pourriez m'aimer un peu ? ”

“ Non pas un peu, mais beaucoup,” s'écria Esther en l'embrasant. “ J'admire tellement votre beauté et votre intelligence, moi, qui ne suis qu'une pauvre petite paysanne.”

“ Vous cherchez un compliment, ma chère : ce sera pour un autre jour ! ” Et avec un bonsoir accompagné d'un gracieux sourire, Lady Dudley s'éloigna.

“ Décidément, je me trompais à l'endroit de Liliane,” dit Lord

Primrose à sa femme, dès qu'ils furent seuls. " Je la croyais sans cœur, et ce soir, elle m'est apparue bonne, simple et affectueuse."

" Oui, et puis si belle ! Oh ! Charles, je voudrais être jolie comme elle pour te plaire."

" Enfant, va ! Tu sais bien qu'entre vous deux, c'est toi que j'ai choisie ? "

Esther remercia son mari d'un regard et appuya sa tête sur son épaule, en se disant qu'elle était bien la plus heureuse femme d'Angleterre.

.....  
Pendant ce temps, Liliane, rentrée dans sa chambre, l'arpentait avec l'expression du désespoir.

" J'étais folle le jour où je suis venue ici ! " murmurait-elle en se tordant les mains. " Quel mauvais génie m'a poussée ! Etre ainsi à toute heure témoin de son bonheur à elle, de son amour à lui ! Je ne peux le supporter ; il faut que je parte. Si je restais, je serais capable de tout, oui, même d'un crime ! "

Frémissante à cette idée, elle s'arrêta dans sa course.

" Si seulement je pouvais pleurer ; mais je ne sais plus. Il me semble que des larmes me rendraient meilleure et laveraient toutes les pensées coupables qui me montent au cœur."

Vivement, elle alla vers son miroir : " Et pourtant, je suis belle ; on me le dit de tous côtés. A quoi cela m'a-t-il servi, grand Dieu ? Ne suis-je pas la plus malheureuse des femmes et comment ne haïrais-je pas celle qui m'a tout pris ! "

## V

En dépit de ses résolutions, Lady Dudley restait toujours à Primrose.

Elle voulait partir, et ne pouvait s'arracher de ce lieu à la fois si cher et si douloureux.

Elle continuait à être le centre, le boute-en-train de la petite société, inépuisable dans ses inventions de jeux, de promenades et de distractions.

Une seule chose l'ennuyait parfois : c'était l'attitude de Sir Marstone. En tous lieux, à toute heure, elle rencontrait son regard froid et sévère posé sur elle, comme s'il voulait lire dans son cœur. Puis elle était profondément agacée des attentions respectueuses dont il entourait Lady Primrose. Il lui semblait que c'était un vol qu'on lui faisait !



La veille de Noël, elle surprit une petite scène qui vint mettre le comble à sa jalousie.

Il est d'usage en Angleterre d'orner ce soir-là les salons de feuillages de toute espèce, et la coutume veut que, lorsqu'un couple se trouve fortuitement réuni sous la grande branche de gui, suspendue au lustre, il échange un baiser. Or, le hasard fit qu'Esther s'y rencontra avec Sir Edward. La jeune femme, pour se conformer à la poétique tradition, inclina machinalement son front que Marstone effleura de ses lèvres.

Bien d'autres, après eux, firent de même cette nuit-là ; mais ce baiser, quelque innocemment qu'il eût été donné et reçu, hantait la mémoire de Liliane et augmentait encore sa haine contre Lady Primrose.

Le 1<sup>er</sup> janvier était passé, et, afin de clore magnifiquement la série des fêtes, Lady Dudley proposa un grand bal costumé qui devait avoir lieu le jour des Rois. Cette idée fut accueillie avec enthousiasme, même par Lord Charles, qui commençait à se dégeler au contact de l'animation et de la gaieté de ses hôtes.

Il fut convenu qu'on laisserait le choix du masque aux invités du dehors ; mais que les habitants de Primrose seraient obligés de prendre des costumes historiques dans la galerie de peinture du château.

Ce fut une soirée bien amusante que celle où l'on se répartit les divers rôles.

Lord Primrose choisit celui de Charles 1<sup>er</sup>, dont le costume simple et sévère s'harmonisait bien avec ses traits nobles et distingués. Lady Liliane jeta son dévolu sur la toilette élégante de la Reine Henriette, qui paraissait faite exprès pour elle, et Sir Marstone réclama la longue perruque et l'habit somptueux du prince Edward Stuart.

Quant à Esther, elle n'hésita pas une minute, et déclara qu'elle représenterait Marie Stuart, ce qui causa un vrai plaisir dans son entourage, car on trouvait une réelle ressemblance entre la jeune châtelaine si aimable, et la reine d'autrefois qui avait été la grâce personnifiée.

Pendant la semaine qui suivit, le château fut transformé en un vaste atelier de couturière. Partout des chiffons, de la soie, de la dentelle : les répétitions se succédaient, et les essayages se faisaient dans la galerie de peinture, tant les acteurs souhaitaient de respecter la vérité historique.

Enfin le grand jour arriva. — De tous côtés, des équipages

amenaient une foule d'invités, les uns déjà parés, les autres apportant leurs costumes qu'ils devaient revêtir dans des chambres, mises à leur disposition par Lord Primrose.

Liliane debout, devant son miroir, attachait à sa ceinture deux roses magnifiques, écloses dans la serre et que son cousin venait de lui envoyer, lorsqu'on frappa à la porte.

“Puis-je entrer ?” demanda aussitôt une douce voix, et Esther, toute prête, s'avança dans la chambre.

Son costume lui seyait à ravir et son visage paraissait plus charmant, plus jeune que jamais sous le voile de dentelle blanche qui l'encadrait, tout en retombant sur le manteau de cour, en velours noir bordé de fourrure, et sur la jupe de satin crème brodée de perles.

“Je viens faire appel à votre adresse, Liliane; voyez, cet absurde voile ne veut pas tenir. Vous souvenez-vous comment il doit être attaché ?”

Lady Dudley lança à sa cousine un regard étrange qui l'enveloppa tout entière, puis pâlit; mais Esther était bien trop agitée de la perspective de ce bal, un de ses premiers, pour y faire attention.

“Il faudrait l'arranger devant le portrait,” dit enfin Liliane brusquement; “j'ai oublié le genre des plis.”

“Alors, allons vite dans la galerie,” cria Esther en regardant la pendule. “Nous avons le temps, encore vingt minutes! Chère Liliane, je vous en prie, venez avec moi, vous êtes habillée et ma femme de chambre n'en sortira pas.”

“Très volontiers.” Mais ce mot fut dit sans entrain, comme si elle hésitait.

Puis subitement, saisissant un candélabre à deux branches, elle précéda sa cousine.

“Que vous êtes belle ainsi, Esther! Votre costume est parfait; pas une faute au point de vue historique; seulement vous ferez bien de quitter vos bagues modernes.

Quel dommage que vous n'ayez pas une copie de celle de Marie Stuart !”

Lady Primrose ouvrit de grands yeux; elle n'y avait pas songé.

“Savez-vous que j'ai presque envie pour aujourd'hui seulement de prendre la véritable bague. La tradition dit expressément qu'elle ne porte malheur que pendant qu'on l'a au doigt.

Que voulez-vous qui puisse m'arriver chez moi, dans mon salon? et aussitôt la fête terminée, je l'enlèverai. Qu'en pensez-vous? C'est une bonne idée, n'est-ce pas ?”

“Qui fera de l'effet en tous cas.”

“ Dépêchons-nous. Je sais où est la clef d'or et vais la chercher en passant.”

La jeune femme, tout excitée par cet audacieux projet, se mit à courir en avant.

Lady Dudley la suivait avec son flambeau ; mais lentement, comme si elle avait peine à marcher.

La clef fut vite trouvée et Esther ouvrit le tiroir secret.

“ Pourvu que Charles ne soit pas fâché ! ” dit-elle en hésitant encore.

“ Est-ce qu'il peut vous en vouloir sérieusement ! ” répondit Liliane d'une voix insinuante.

“ Non certes ; mais je ne voudrais pour rien au monde lui causer une impression pénible ! ”

Liliane haussa les épaules : “ Bah ! pour une heure et sous le masque ! ”

Esther pressa résolument le ressort de l'écrin et saisissant la bague fatale, la passa au petit doigt de sa main gauche.

Elle lui allait à merveille.

“ Qu'elle est donc jolie ! ” s'écria-t-elle avec son rire jeune et argentin. “ Et maintenant, le voile ! ”

Les deux femmes, semblables à des portraits descendus de leurs cadres, se hâtèrent vers la salle des Princes.

Le tableau qui représentait Marie Stuart était le premier en entrant, et tout près, dans la muraille, on apercevait ce soir-là une petite porte de chêne qu'il masquait habituellement. Quelqu'un avait dû venir peu d'instant auparavant déranger le portrait.

Lady Primrose eut l'air étonné. Mais sa cousine prit aussitôt la parole :

“ Cette porte conduit à un couloir que je connais parfaitement et qui aboutit à vos propres appartements. Si vous m'en croyez, nous passerons par là pour redescendre ; cela nous évitera de rencontrer tout le monde au passage.”

“ Très bien ; seulement c'est la première fois que j'en entends parler. Encore un secret de notre vieux château ! Allons vite, arrangeons ce voile.—Mais qu'avez-vous, Liliane ? ” ajouta-t-elle en reculant d'un pas.

“ Que voulez-vous que j'aie ? ”

“ Vous me regardez si méchamment ! ”

Lady Dudley éclata de rire ; mais ce rire résonna étrangement faux sous les voûtes de la grande salle.

“ Illusion d'optique, ma chère. Le courant d'air, en agitant les bougies, vous fait voir mille choses qui n'existent pas.

“ C'est égal ; il fait si sombre, si froid dans cette galerie, qu'on en est tout impressionnée. Hâtons-nous d'en sortir, autrement je croirai de nouveau sentir votre regard fixé sur moi avec cette expression cruelle ! ”

Sans répondre, Liliane souleva le candélabre pour étudier attentivement le portrait de Marie Stuart.

“ Ah ! m'y voici ! ” dit-elle enfin, “ tournez-vous, je vous prie. ”

Elle voulut poser le flambeau sur une chaise ; mais elle s'y prit si maladroitement qu'il tomba par terre. Les bougies s'éteignirent, et la vaste salle se trouva plongée dans l'obscurité la plus complète.

“ Quelle fatilité ! ” dit Esther, “ et nous n'avons pas d'allumettes ! Liliane, j'ai peur, partons. ”

“ Je sais maintenant parfaitement comment le voile est posé.— Prenons mon couloir secret et nous arriverons en une minute dans votre chambre. Voyons, où est cette porte ?.....”

On l'entendit tâtonner un instant le long de la muraille, puis tirer un verrou.

“ Esther, donnez-moi la main ; passez devant. Y êtes-vous ? ”

“ Oui ; mais quelle odeur de moisi, de cave. Retournons par l'autre côté ! ”

Une seconde s'écoula. Le bruit d'un verrou qu'on referme.

Un cri qui retentit désespéré, et soudain étouffé.—Puis un silence de mort.

Voilà comment se joue parfois un drame dans la réalité !

.....

.....

.....

“ Milady est terriblement pâle ; serait-elle souffrante ? ” disait un quart d'heure plus tard la femme de chambre de Lady Dudley à sa maîtresse qui, debout, devant son miroir, mettait la dernière main à sa toilette.

“ Cela doit être le froid. Passez-moi un peu de rouge, ” répondit celle-ci négligemment.

Puis avec un regard de satisfaction jeté à son costume, Liliane sortit de la pièce.

A la porte, elle rencontra Lord Primrose.

“ Ma reine pour ce soir ! ” fit-il, et il ajouta galamment : “ Tout à fait charmante ! Esther est-elle chez vous ? ”

“ Non, elle est venue, il y a un moment, me prier de lui arranger son voile ; mais elle est repartie, et je vais la chercher pour descendre. ”

“ Ma femme n'est plus dans sa chambre.”

“ Alors, c'est qu'elle nous aura devancés en bas. Venez-vous ? ”

“ Allons la rejoindre,” répondit Charles.

Mais Lady Primrose n'était pas dans les salons ; elle n'était nulle part ! On crut qu'elle se cachait sous un autre déguisement, afin de mystifier son monde. Mais l'heure vint où les masques tombèrent et on ne la retrouva pas.

On fouilla le château : une angoisse terrible s'était emparée de Lord Charles, et il y avait dans l'air, le pressentiment d'un malheur. On abrégea les danses ; tous les invités consternés se retirèrent et, à la lueur des torches les habitants de Primrose recommencèrent leur pèlerinage à travers les salles et les galeries sans nombre. Tout fut en vain. Lady Esther avait disparu !

.....

.....

.....

## VI

A dater de ce jour fatal, Lord Primrose devint un tout autre homme. Lui, qui aux côtés d'Esther, rayonnait de bonheur, il ne put sans elle reprendre à la vie : ses cheveux blanchirent ; il tomba dans une apathie telle, que les médecins craignirent pour sa raison. Pendant des semaines, des mois, il se tint là, sans parler, sans avoir l'air de reconnaître personne.

Désespérant d'un mieux, ses amis les uns après les autres l'abandonnèrent, une seule exceptée : Lady Liliane. Elle demeurait sans cesse à ses côtés, dirigeant sa maison, veillant à tout, lui prodiguant les soins les plus tendres, les plus délicats : aussi, dans le pays, n'y avait-il qu'une voix sur la conduite si touchante de cette jeune femme, qui avait tout quitté pour se consacrer à un parent, cruellement éprouvé.

Au commencement, Lord Primrose n'eut pas conscience de la présence de sa cousine ; mais au printemps, après une longue maladie qui mit ses jours en danger, il comprit tout à coup le dévouement dont elle n'avait cessé de l'entourer. Remarquant la pâleur et la fatigue que les veilles avaient amenées sur son joli visage, il la remercia d'un air attendri.

Une fois sorti de cette terrible crise, le pauvre veuf parut moins abattu, moins absorbé. Ce fut la période des regrets et des confidences à Lady Dudley ; chaque jour il la prenait à part pour lui parler de l'absente, ne se doutant guère du cruel supplice qu'il

lui infligeait. Liliane, désespérant de voir l'oubli calmer jamais ce cœur torturé, essaya d'un autre moyen, et reprenant la lutte avec sa victime, chercha à persuader à Lord Primrose qu'il pleurerait une indigne. Elle exagéra les attentions de Sir Marstone pour Esther et finit en racontant la scène du baiser sous le gui, de manière à dénaturer les faits.

Ces révélations mensongères sortirent complètement Charles de son apathie, et sous l'empire de la plus vive indignation, il partit, afin d'aller provoquer chez lui cet ami perfide.

Seulement, il ne l'y trouva pas ; Sir Edward venait d'entreprendre le tour du monde, circonstance que Liliane connaissait parfaitement et qu'elle avait cru devoir taire.

Dès que son cousin eut quitté Primrose, elle en fit autant : mais aussitôt qu'elle apprit son retour, elle lui écrivit pour se mettre absolument à sa disposition et lui offrir de revenir au château en qualité de secrétaire et de lectrice.

Il lui répondit qu'il était profondément touché de son aimable pensée, seulement qu'il valait mieux, à présent qu'il était rétabli, ne pas vivre sous son toit, dans l'intérêt de sa réputation.

Afin d'adoucir ce refus, il ajoutait combien sa société et ses délicates attentions lui manqueraient.

En post-scriptum, il lui annonçait la disparition de la bague de Marie Stuart, découverte qu'il venait de faire et qui le troublait au plus haut point.

Par retour du courrier, Lady Dudley affirma à son cousin que l'opinion du monde sur son compte lui était totalement indifférente, et qu'elle considérerait comme la meilleure compensation à ses mépris de se voir appréciée par lui, Primrose.

Quant à la bague de Marie Stuart, elle le félicitait de sa disparition, "heureuse," disait-elle, "de le sentir délivré de ce constant présage de malheur !"

.....  
.....  
Les primevères, la fleur par excellence du printemps et de la noble famille des Primrose, venaient de reflleurir pour la seconde fois depuis ces événements tragiques, lorsque Lord Charles épousa Lady Dudley.

Enfin, il était donc atteint ce but tant poursuivi, et la jolie coquette, arrivée à ses fins, aurait dû pouvoir lever haut la tête !

Pourquoi donc son front demeurerait-il sombre ? pourquoi n'éprouvait-elle aucune joie, aucun triomphe ? C'est qu'elle sentait entre elle et l'homme qu'elle adorait, une ombre qui les séparait, l'ombre de la première femme tant aimée.

Le mari, qui était le sien à présent, appartenait toujours à une autre ; et cet être froid, silencieux, aux côtés duquel elle vivait, combien ressemblait-il peu à l'époux joyeux et tendre de Miss Esther Paer !

La mystérieuse disparition de celle-ci avait anéanti sa vie, en brisant son cœur à jamais. Et si l'on s'étonne qu'il ait pu, dans de telles circonstances, contracter aussi vite un second mariage, il ne faudrait pas y voir une infidélité au souvenir d'Esther. L'habitude lui avait rendu la présence de Lady Dudley presque indispensable, et c'était seulement pour la garder au château, qu'il s'était résigné à lui donner son nom.

Dieu seul sut combien sa pensée était loin de toute la cérémonie nuptiale. Au lieu de regarder Liliane, agenouillée près de lui dans toute sa beauté, sous les voûtes de la chapelle de Primrose, il se croyait encore dans la poétique église du village où l'on avait célébré son union avec la femme de son choix, En le sentant si loin d'elle, à cette heure solennelle, la jeune veuve se disait :

“ Je l'aime tant : il apprendra à m'aimer ! ”

Mais les semaines, les mois passèrent et son indifférence demeurait toujours la même, A force de souffrir, Liliane comprenait qu'elle ne posséderait jamais son amour, que ce grand cœur ne pouvait se donner qu'une fois.

Et malgré la bonne entente extérieure qui régnait entre les deux époux, elle voyait grandir chaque jour l'obstacle qui les séparait : Esther, toujours Esther entre elle et le bonheur !

Elle ne négligeait rien cependant, afin de gagner l'affection de son mari. Femme du monde, elle s'était condamnée à la solitude de Primrose, à la vie retirée et monotone de la campagne qu'elle détestait. Elle déployait pour Lord Charles toutes les grâces de sa beauté, tous les charmes de son esprit, s'habillant avec la dernière élégance, voulant être séduisante, irrésistible pour lui seul.

Mais tous ses efforts étaient vains, et elle n'avait pas entendu un mot d'amour sortir de ses lèvres.

## VII

C'était le second anniversaire de la disparition d'Esther, le jour des Rois.

Lord et Lady Primrose se tenaient, ce soir-là, dans un petit salon qui faisait partie des appartements attribués autrefois à Lady Esther. Il était tout lambrissé de chêne et dans la haute cheminée flambaient d'énormes bûches.

Charles, près du foyer, rêvait en silence ; Liliane, en face de lui l'observait à la dérobée. Comme ses cheveux paraissaient blancs aux lueurs tremblotantes de la flamme ! Comme il avait l'air malheureux ! De temps à autre, il répondait par un oui ou un non aux questions de sa femme, qui essayait en vain de le sortir de ses tristes pensées.

Tout à coup, une idée folle lui vint. Elle souffrait trop, depuis trop longtemps sans rien dire, et voulait enfin connaître son sort. Avec le courage du désespoir, elle se jeta à genoux devant Lord Primrose et le regarda tendrement, les yeux dans les yeux.

Elle était irrésistiblement belle et touchante pendant cette muette prière.

“ Qu'y a-t-il donc, Liliane ? ” demanda son mari, effrayé de ce brusque mouvement.

“ Je veux savoir à quoi vous pensez ? ” murmura-t-elle doucement.

“ A quoi ? ” Il soupira.

“ C'est aujourd'hui la fête des Rois. Je songeais à elle..à Esther!”

“ Esther, ” répéta Liliane d'un ton amer. “ Oh ! Charles ”, s'écria-t-elle avec emportement en saisissant son bras de ses deux mains ; “ vous ne m'aimerez donc jamais comme vous l'avez aimée ? ”

“ Un cœur mort peut-il aimer ? ” fit-il tristement. “ Lorsque je vous ai épousée, vous saviez à quoi vous en tenir ; vous saviez que vous ne trouveriez en moi qu'un ami fidèle, un bon camarade. ”

“ Mais je suis femme, j'ai soif d'amour ! ” sanglotait Lady Liliane. “ Et je hais ce mot d'amitié ! Grand Dieu ! ne vous êtes-vous jamais douté que je vous aimais passionnément, uniquement, comme cette faible enfant ne vous a jamais aimé ? ”

Il ne répondit pas ; sa pensée était déjà retournée vers le passé. Peut-être même ne l'avait-il pas entendue.

Cette dernière marque d'indifférence l'exaspéra.

“ Charles. écoute moi, je t'en supplie ; je t'aime, je t'adore. Il faut que tu m'entendes une fois ! ”

“ L'amour ne se gagne pas ainsi de force, ” répliqua-t-il froidement.

“ Non ? alors, laisse-moi te prier à genoux, mendier un regard, une parole ? ”

“ C'est impossible. Il faut vous contenter de ce que je peux vous donner. Je suis de ceux qui n'aiment qu'une fois. Ah ! que je voudrais mourir tout de suite, et trouver enfin le repos qui me fuit ! ”

“ Il cacha son visage dans ses mains.

“ Je n'avais pas cru que votre douleur fût sans remède, ” dit-elle d'une voix étouffée, en se relevant.



“ Oui, la vie est pour moi un fardeau insupportable. J'ai perdu le rayon de soleil qui l'éclairait jadis. Vous avez été bien bonne, Liliane, de vouloir m'accompagner dans mes ténèbres ; mais la force vous abandonne, il me semble. Que Dieu permette que mon pèlerinage ici-bas soit court et que votre mission de charité s'achève vite. Une fois que j'aurai disparu, vous serez libre, et moi, je retrouverai là-haut celle qui a emporté mon cœur.”

Liliane se tordait les mains en proie au désespoir.

“ Ainsi ” murmura-t-elle, “ voilà ce que j'ai récolté ! J'ai tout mis en jeu : ma vie et mon âme, et je n'ai réussi qu'à lui porter un coup dont il meurt. Pitié, mon Dieu ! ”... Elle s'arrêta soudain, glacée d'effroi. Il lui avait semblé entendre un cri étouffé comme s'il venait de loin, de là-bas, de l'autre extrémité du château.

Elle pâlit et chancela.

“ Liliane, pauvre enfant, je vous ai fait souffrir sans le vouloir. Pourquoi crier ainsi ? ”

“ Mais ce n'est pas moi qui ai crié..... c'est elle..... n'avez-vous pas entendu ? ”

“ Si, j'ai entendu votre voix. Calmez-vous, Liliane, vous vous faites mal, ” dit-il doucement.

Elle se cramponna à son bras et demeura l'œil égaré, fixe. Elle croyait voir au fond de la chambre passer un fantôme, une femme enveloppée d'un voile blanc qui la regardait de ses grands yeux noirs, et au doigt de laquelle brillait la bague de Marie Stuart.

Avec un cri perçant, elle tomba par terre évanouie. Lorsqu'elle revint à elle. Lord Primrose baignait ses tempes d'eau de Cologne.

“ Cela va-t-il mieux ? Comme vous m'avez fait peur, Liliane. presque cinq minutes sans connaissance ! ”

“ Je voudrais l'être encore, ” fit la jeune femme haletante.

“ Qu'est-ce donc qui vous a si fort effrayée ? ”

Liliane se redressa.

“ Mais elle, Esther... je viens de la voir. ”

“ Liliane ! ”

“ Oui, elle a marché dans la chambre ; elle voulait venir jusqu'à moi. Vous ne l'avez pas vue ? ”

“ Vous rêvez. Si les morts pouvaient revenir ici-bas, il y a longtemps qu'Esther serait dans mes bras. Et ce serait vers moi et non vers vous qu'elle se dirigerait. Qu'aurait-elle à vous dire ? ”

Lady Primrose se leva brusquement :

“ Pendant sa vie, elle a pu être à vous ; mais après la mort, la victime appartient à son bourreau. Ne comprenez-vous pas qu'elle est venue me demander compte ? ”

“ A vous ? et pourquoi ? ”

“ Eh bien ! je vous raconterai tout. Je ne peux pas être plus malheureuse que je ne le suis. Je voulais vous posséder à tout prix, gagner votre amour. Aujourd’hui, je sais que c’est impossible ; je ne demande plus qu’une chose : le néant pour cesser de souffrir ! ”

“ Liliane, je vous en prie, vous divaguez. Quelle est cette hallucination ? Pourquoi parler d’Esther ? ”

“ Hallucination ! ” reprit-elle avec un rire égaré. “ Oh ! non : c’est bien elle qui s’est dressée là, devant moi, implacable, poursuivant sa vengeance, car je l’ai.....assassinée ! ”

Epouvanté, Lord Primrose recula d’un pas, tandis que la malheureuse femme se débattait en proie à une crise de nerfs.

## VIII

Pendant longtemps, Lady Liliane demeura entre la vie et la mort. Son délire était effrayant. Elle revoyait sans cesse Esther et s’accusait de l’avoir tuée. Son mari, persuadé qu’elle était atteinte de folie, n’attachait plus aucune importance à ses divagations.

Mais la force de résistance de la jeune femme contre le mal était si grande, qu’un jour, les docteurs la déclarèrent hors de danger.

Lord Charles attendait vainement son appel pour faire une première visite à la convalescente. Ne recevant rien, il se décida à y aller de lui-même.

“ Comment ! vous venez vers moi ? ” dit-elle avec un faible sourire, “ vers moi qui vous ai pris votre Esther ? ”

“ Liliane, je vous en supplie ! Laissez ce sujet cruel ; il ne faut plus y penser ! ”

Elle se tut un moment, puis les joues en feu, joignant ses mains amaigries, elle reprit :

“ Au contraire, je veux que vous sachiez tout. Vous avez longtemps cherché, n’est-ce pas, la chambre occupée jadis par Marie Stuart au château ? Eh bien ! moi, je la connais ! Lorsque j’habitais Primrose, étant jeune fille, j’avais su découvrir la clef dans les archives ; mais j’ai trouvé plaisant de garder ce secret pour moi seule. Sans doute mon mauvais génie m’y a poussée, et puis j’ai toujours aimé les mystères ! ”

“ La porte qui conduit à cet appartement est cachée derrière le portrait de Marie Stuart dans la salle des Princes. Pour l’apercevoir, il faut repousser le cadre à droite ; on tire alors un verrou et l’on se trouve devant un escalier de cinquante-six marches qui mène au rez-de-chaussée : là est la chambre. ”

Elle s'arrêta afin de reprendre haleine ; puis elle commença à lui parler du bal costumé, lui raconta comment Esther était venue la prier d'arranger son voile et comment elle l'avait décidée à porter la bague fatale.

“ Arrêtez, Liliane, de grâce ! vous me faites trop de mal : ”

Mais elle ne l'écouta pas.

Elle décrivait tout avec une exactitude minutieuse, d'un ton si paisible, qu'elle semblait traiter un sujet indifférent :

“ Elle avait lu son arrêt dans mes yeux ”, continua-t-elle, “ car elle s'est écriée que mon regard lui faisait peur. J'éteignis alors la lumière, j'ouvris la porte secrète et la précipitai dans la mort ”.....

“ Je ne puis en entendre davantage, ” interrompit Lord Primrose en se levant brusquement. “ Je vous laisse et ne reviendrai que lorsque vous serez plus calme. A quoi sert de nous torturer ainsi tous deux ? ”

“ Vous ne me croyez donc pas ? ” cria-t-elle avec emportement.

“ Eh bien ! alors, je vous en conjure. descendez vous même dans le souterrain, et dites-moi que tout cela n'est qu'un rêve, que Lady Esther n'a jamais existé, que je suis encore une enfant innocente et pure. Descendez, Charles, délivrez ma conscience du fardeau intolérable de ses remords. C'est vous qui devez avoir raison ; mais allez vite, assurez-vous que tout cela n'est qu'un cauchemar, inventé par mon cerveau malade, et revenez me le dire, afin que je puisse mourir tranquille ! ”

Sans répondre à cette véhémence apostrophe, Lord Primrose quitta la chambre et se rendit dans sa bibliothèque. Là, sur le bureau où il venait chercher les clefs de la salle des Princes, il trouva une lettre couverte de timbres étrangers. Elle était de Sir Marstone qui, au milieu de ses voyages lointains, n'avait pas encore appris le second mariage de son ami.

“ Évidemment lorsque vous avez douté de moi, mon cher Primrose, vous étiez malade ”, écrivait-il au crayon sur un chiffon de papier. “ C'est pourquoi je ne répondrai à votre soupçon injurieux que par le silence.

“ Votre femme était une sainte qui ne pouvait inspirer que des sentiments de respect et d'admiration. Mais je devine à quelle influence maudite sont dus ces soupçons ; un serpent s'est glissé dans le paradis de vos souvenirs et j'en connais le nom—Laissez-moi, s'il en est temps encore, vous mettre en garde contre ce joli démon qui haïssait votre Esther, et qui s'appelle Lady Dudley ”... Charles laissa tomber la lettre. Il frissonnait.

Tout à coup, comme s'il voulait secouer cette étrange angoisse, il

saisit un trousseau de clefs et se rendit devant le portrait de Marie Stuart.

“ Repoussez le bas du cadre à droite, m’a-t-elle dit ”, murmurait-il d’une voix tremblante, et alors, ayant suivi ses instructions, il aperçut le verrou rouillé dont elle lui avait parlé.

Il dut y mettre autant de force que de patience ; enfin la porte céda et Lord Primrose se trouva devant un escalier de pierre, absolument sombre, qui conduisait au rez-de-chaussée. Il hésita quelque temps avant de s’y engager ; puis, ayant honte de son manque de courage, il alluma une petite lanterne de poche, et descendit lentement, le cœur battant.

Qu’allait-il découvrir ?

Il ne lui restait plus que cinq ou six marches à franchir, lorsque soudain, il s’arrêta en poussant un cri terrible.

Là, au bas de l’escalier, il venait d’apercevoir une masse enveloppée de blanc qui avait dû être une femme, et qui n’était plus qu’un squelette !

En se retournant pour fuir ce cruel spectacle, il vit à ses pieds.... ô comble d’horreur, quelque chose qui ressemblait à une main où brillait, à la lueur de sa lanterne, la bague de Marie Stuart !

.....

Lady Liliane attendit longtemps le retour de son mari ; elle l’attend encore aujourd’hui, car il n’a pas voulu la revoir. Et elle attend avec la patience d’une folle qui a son idée fixe. Dès qu’elle entend un pas, elle s’écrie : “ Le voici ! ”

Elle vit enfermée dans un établissement, ayant parfois des crises de folie furieuse, voulant se battre avec Lady Esther qu’elle croit reconnaître à ses côtés ; mais le plus souvent, calme, se promenant en chantant dans le parc, allant vers la grille, afin de voir si Lord Primrose arrive et de lui demander ce qu’il a trouvé derrière le portrait de Marie Stuart.

.....

Lady Esther repose dans le mausolée des Primrose, et le château a passé entre les mains d’une autre branche de la famille par l’acte de cession de Lord Charles.

Depuis ces événements, on n’a plus entendu parler de lui.

Il a complètement disparu.

Cependant des gens, qui se disent bien informés, prétendent qu’il vit retiré dans un couvent de trappistes près de Rome, afin de pouvoir prier jour et nuit pour le repos de l’âme de sa première femme, si cruellement assassinée.

.....  
.....  
L'appartement où l'on a retrouvé le corps de Lady Esther a été muré, et pour délivrer les Primrose d'un si funeste héritage, on y a laissé la bague de Marie Stuart.

COMTESSE DE BALLESTREM.

Traduction libre de M<sup>me</sup> Maurice SIBILLE.

FIN.



## CHRONIQUE DU MOIS

---

I. Santo Caserio et ses inspirateurs. Obsèques de M. Carnot. Le nouveau président, le 14 juillet.—II. Lettre du Saint-Père sur les rapports de l'Eglise et de l'état, en ce qui concerne l'éducation. La santé de Léon XIII. Service funèbre pour M. Carnot à Saint-Jean de Latran. Décret au sujet du chant ecclésiastique.—III. Grâce des officiers français arrêtés à Kiel. Le conseil fédéral de l'empire Allemand et les Jésuites.—IV. Assassinat de M. Bandi. Crispi et la chambre. Le *Panamino*.—V. Congrès international de la Presse à Anvers.—VI. Guerre entre le Japon et la Chine.—VII. La crise ouvrière aux Etats-Unis.—VIII. La colonie française de Montréal et M. Carnot.—IX. Clôture de la session du parlement fédéral.

Celui que les dépêches nous ont fait appeler dans notre dernière chronique Cesare Giovanni Santo, s'appelle en réalité Santo Caserio. C'est un jeune Italien parlant à peine le français. Depuis plusieurs années déjà, il était connu et signalé par la police pour ses opinions exaltées et ses relations avec les anarchistes. Il nourrissait son esprit de tout ce qui était de nature à l'enflammer et à oblitérer chez lui le sens moral ; c'est ainsi qu'il avait souscrit aux *châtiments* de Victor Hugo, œuvre de haine et de rancune dans laquelle se trouve le fameux vers :

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité.

C'est Napoléon III, que le poète désignait ainsi au bras des assassins. Caserio ne pouvait plus tuer que M. Carnot, qui refusait de gracier des "frères."

C'est ainsi que le génie malfaisant se fait professeur d'assassinat pour la postérité !

Ce fut une véritable conspiration qui s'organisa : un soir, on tira au sort celui qui devait aller poignarder M. Carnot à son passage à Lyon : c'était la date que l'on avait choisie, et le sort désigna Caserio. Celui-ci, malgré son jeune âge, était parmi les plus exaltés : " A partir de ce jour, notre malheureux président est condamné ! s'écria-t-il dans son langage mi-italien, mi-français. Tout se passa comme il était convenu. La veille de l'arrivée du président de la République à Lyon, Caserio, à la suite d'une futile discussion avec son patron, le quitta après s'être fait régler ; il acheta le poignard et partit pour Lyon. On connaît le reste.

M. Carnot à qui Dieu a fait la grâce suprême d'une fin chrétienne a eu des obsèques religieuses à Notre-Dame de Paris.

Sa vie, sa mort et ses funérailles ont inspiré à un journaliste de Paris les réflexions suivantes qui ne manquent pas de justesse.

“Jusqu'à la fin, la mort et les obsèques de M. Carnot auront offert de frappants contrastes. Ce président qui avait supprimé le traitement de l'archevêque de Lyon qu'il estimait, est mort en demandant la bénédiction du saint prélat.

Cet homme, qui par ses mœurs et sa vie avait de la douceur et de la patience jusqu'à l'effacement, meurt de la mort violente des tyrans.

Cet homme simple est enterré comme un roi.

Et finalement, publiquement loué à Notre-Dame pour sa vie intègre et sa fin chrétienne, il est escorté au Panthéon par les franc-maçons, comme le protecteur de la maçonnerie en deuil et il est en outre célébré par MM. Dupuy, Challemel, de Mahy, comme le président idéal de la République sans Dieu. Pour le peuple français, c'est une leçon de choses très embrouillée”.

Le nouveau président, M. Casimir Périer, en assistant personnellement aux obsèques de son prédécesseur, en suivant à pied sa dépouille mortelle au milieu d'une foule énorme, de Notre-Dame au Panthéon, a fait un acte de crânerie qui a empoigné le public français. Son message aux chambres a été favorablement accueilli de la majorité. La presse et le public paraissent aussi lui avoir fait un accueil favorable. Quelques journaux débordent même d'enthousiasme à propos de la politique de répression que le nouveau chef du gouvernement français paraît avoir adopté résolument. Le ton lyrique nous semble tout au moins exagéré, en cette circonstance. Comme le fait très judicieusement remarquer M. Urbain Guérin, un gouvernement se marque par les idées qui l'inspirent, par les hommes auxquels il confie le soin de les appliquer.

Or, M. Casimir-Périer a déclaré hautement qu'il partageait les idées de son prédécesseur, qu'il acceptait les principes fondamentaux de l'ordre de choses actuel. Et ces principes, ce sont ceux de la prépondérance absolue de l'Etat, de la défiance à l'égard de toute force morale, de la restriction des libertés de la famille, de l'Eglise et des associations, c'est-à-dire ceux de la révolution dans toute leur pureté.

Le personnel, c'est celui qui est au pouvoir depuis plus de seize ans, sous un nom ou sous un autre; aujourd'hui ce sont même tous les ministres du dernier président. Serions-nous assez illusionnés pour croire que, du jour au lendemain, par un coup de baguette magique, MM. Dupuy, Delcassé, Barthou, etc., etc., vont se transformer en réparateurs de toutes les fautes ou qu'ils ont commises ou auxquelles ils ont donné leur plein assentiment?

Nous sommes donc condamnés à subir l'application des mêmes principes de désorganisation sociale, à la voir confiée au même personnel.

Pourquoi y aurait-il donc un changement? Le bon sens le plus évident répond qu'il est téméraire de se leurrer d'un tel espoir.

Le deuil national de la France n'a pas empêché les bruyantes démonstrations du 14 juillet, ce qui fait dire fort justement à M. Arthur Loth que jamais cette fête n'aura mieux montré que cette année son caractère révolutionnaire et tapageur. "Si c'était une fête nationale, elle aurait fait place au deuil national. Le président de la République assassiné, la nation devait observer le deuil, qui est de règle dans toutes les morts des chefs de famille.

Entre les convenances et leur plaisir, ou plutôt entre l'expression des regrets publics pour la catastrophe du chef de l'Etat et la manifestation des sentiments républicains qu'appelle l'anniversaire du 14 juillet, les radicaux, les purs, les noceurs n'ont pas hésité à choisir. Cette fête est bien à eux, et à eux seuls. Elle est leur chose. Ils ont le droit de la célébrer en toute circonstance, au milieu des deuils publics comme devant le dégoût des honnêtes gens.

Puisse-t-elle rester leur monopole! Les modérés, les ralliés ne répugnaient presque plus à l'accepter. De la *Marseillaise* à la prise de la Bastille il n'y a pas très loin. Les répugnantes manifestations de cette foule qui a voulu, malgré l'assassinat de Lyon, avoir sa liesse à jour fixe, montrent dans quels bas-fonds plonge la prétendue fête nationale. Elles devront en dégoûter à jamais les plus ralliés eux-mêmes. La fête de l'anniversaire de la prise de la Bastille était digne de n'être pas interrompue par l'horreur d'un autre assassinat."

\* \* \*

Le Saint Père vient d'adresser une lettre très remarquable à l'évêque autrichien dans la personne du cardinal Schönborn, archevêque de Prague.

Datée du 1er mai, la lettre de Léon XIII est une réponse à une adresse collective des évêques autrichiens et a pour objet la question de l'éducation de la jeunesse chrétienne. Le Pape dit avoir éprouvé une vive satisfaction des récentes déclarations du ministre de l'instruction publique, M. de Madeyski, sur les rapports de l'Eglise et de l'état en ce qui concerne l'éducation de la jeunesse.

Qualifiant d'éminemment fâcheuse l'opinion d'après laquelle règnerait nécessairement le désaccord entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil, Léon XIII rappelle que, libres, chacun dans



son domaine respectif, l'Eglise et l'état doivent s'appuyer l'un sur l'autre et procurer d'un commun accord le bien des peuples. Cela est tout particulièrement vrai pour la formation de la jeunesse.

Léon XIII exprime ensuite le vœu que le ministre de l'instruction publique en Autriche laissera ou donnera aux prêtres la place qui leur revient dans les établissements d'instruction et que la jeunesse catholique sera à l'abri de toute atteinte contre sa foi religieuse.

Le Saint-Père a commencé vers le 10 juillet à prendre un peu de repos et il prolonge son séjour dans les jardins du Vatican ; mais il n'est pas vrai que sa santé soit affaiblie. Des personnes qui ont pu l'approcher ces jours-ci, confirment que Léon XIII se porte bien, malgré les chaleurs qui tout d'un coup sont devenues très fortes.

Sur le désir spécial de Sa Sainteté, le chapitre de la basilique de Saint-Jean de Latran a célébré, le 24 juillet, un service funèbre pour le repos de l'âme de M. Carnot. A la mort d'un souverain, il est de coutume que le Pape célèbre à la Sixtine un office funèbre. Mais le président électif de la République Française ne peut être considéré comme souverain. Cependant le Pontife veut rendre hommage à sa mémoire. La basilique du Latran, cathédrale de Rome, était tout indiquée, car tous les chefs d'état de France, depuis Henri IV, sont de droit chanoines de cette église. Le service funèbre a eu lieu avec solennité, les cardinaux, les prélats de la cour pontificale et le corps diplomatique près du Vatican y ont assisté.

Son Eminence le cardinal Aloisi-Masella, préfet des Rites, dans son audience ordinaire, a exposé au Saint-Père les décisions prises par les cardinaux au sujet du chant ecclésiastique. Le Saint-Père a approuvé les conclusions et a donné ordre de rédiger le décret général, qui paraîtra prochainement

\* \* \*

M. le comte de Munster, ambassadeur d'Allemagne, s'est présenté chez M. Casimir-Périer, auquel il a fait dire qu'il avait une dépêche de son souverain à communiquer au président de la République.

Il s'agissait de la grâce des deux officiers français arrêtés à Kiel et internés à Glatz depuis le mois de décembre. Guillaume II avait pris cette décision à l'occasion des obsèques de M. Carnot.

La nouvelle s'est répandue dans Paris en un instant et a causé partout une extrême satisfaction. On n'a pas ménagé les éloges à l'empereur d'Allemagne, dont l'idée était jugée aussi heureuse que délicate.

Toutefois les renseignements parvenus depuis déçoivent un peu le dénouement.

Il paraît que la grâce a été sollicitée. C'est Mlle de Munster qui s'est entremise pour intéresser l'impératrice au sort des prisonniers. L'impératrice a décidé l'empereur, qui avait promis de saisir la première occasion.

En réalité, le seul rôle vraiment beau est celui de Mlle de Munster.

Guillaume II était certainement embarrassé de ses deux prisonniers. Il sait mieux que personne combien d'officiers allemands sont exposés au même accident, et il n'avait qu'un désir ; trouver une occasion de mettre en liberté les deux officiers français sans froisser les chauvins allemands.

Guillaume II a été doublement heureux : d'abord parce qu'il a eu la chance inespérée de voir la grâce sollicitée ; ensuite parce que les circonstances lui ont permis de l'accorder dans des conditions telles que tous les Français ont été très sincèrement touchés de recouvrer leurs deux compatriotes.

Le Conseil fédéral a repoussé la loi votée par le Reichstag en faveur des jésuites, à l'unanimité moins une voix.

On sait qu'au Conseil fédéral, les Etats votent sans diviser leurs voix : ainsi la Prusse, la Bavière, etc., ne peuvent donner une partie de leurs voix pour un projet et une partie contre. Les 17 voix de la Prusse, les 6 de la Bavière ne peuvent être que pour ou contre, sans éparpillement des suffrages.

Dans ces conditions, l'unique voix favorable aux jésuites ne peut provenir que d'un Etat n'ayant qu'une voix au conseil. On croit savoir que c'est celle de la principauté de Reuss, branche aînée, petit Etat de soixante à soixante-cinq mille habitants, dont le représentant a fait preuve d'une belle indépendance.

On n'en dira pas autant des Bavaois, dont les six plénipotentiaires ont voté comme de vrais valets de la Prusse.

\* \* \*

Un journaliste de Livourne, M. Bandi, a été poignardé le 1<sup>er</sup> juillet, dans les mêmes conditions que M. Carnot, par un inconnu, qui voulait sans doute venger les anarchistes des articles que la victime avait écrits contre eux après l'attentat de Lyon. A la Chambre italienne, M. Crispi a pleuré l'infortuné, mais en célébrant en lui le soldat de Marsala, ce qui montre que ces crimes anarchistes se ressemblent tous. C'est la vengeance du camarade méconnu.

A la Chambre italienne, M. Crispi a présenté du même coup des mesures économiques relatives à la propriété en Sicile, et un projet de répression anti-anarchiste. Pour obtenir l'urgence, il a allégué l'exemple des Chambres françaises, qui ont voté en vingt-quatre heures des lois analogues, lesquelles n'ont d'ailleurs pas sauvé M. Carnot. MM. Imbriani et Agnini ont grommelé, mais la Chambre a voté ce que demandait M. Crispi.

Dans le procès de la Banque romaine, le procureur a prononcé le réquisitoire; il a dit qu'il ne croit pas à une soustraction de documents; il a défendu l'autorité judiciaire contre les accusations dont elle est l'objet, et a examiné en détail les dépositions des commissaires de police. Il a cependant reconnu la gravité des dépositions du commissaire Rinaldi, qui avoua qu'on avait transporté à la police des enveloppes non scellées renfermant des documents. Le *Panamino* italien ressemble au Panama français, non seulement par les exploits des bénéficiaires, mais encore par l'hypocrisie de ceux qui veulent les sauver.

\* \* \*

Il vient de se tenir à Anvers, à l'occasion de l'exposition, un congrès international de la presse, auquel les associations professionnelles les plus diverses ont envoyé des délégués. Les questions débattues en ce congrès n'ont pas abouti, pour la plupart, à des solutions précises et complètes, et l'on s'est généralement borné à renvoyer à un congrès ultérieur l'examen des sujets abordés, tels que la propriété commune ou réservée des informations, les prérogatives des journalistes, les rapports entre directeurs et rédacteurs, etc.

Une motion, toutefois, semble avoir rallié immédiatement l'adhésion de tous les congressistes, c'est celle qu'a soutenue M. Victor Taunay, de la *Gazette de France*. Voici ce qu'on télégraphie d'Anvers :

M. Taunay, de la *Gazette de France*, propose que le congrès émette le vœu que le travail du dimanche soit supprimé. Si la suppression paraît absolument impossible dans certains cas, que le travail soit réduit au strict minimum. Il est entendu que, dans des circonstances exceptionnelles, il sera toujours possible de tirer des suppléments.

M. Claiden (Angleterre) fait remarquer qu'il est absolument impossible de supprimer le travail dans les journaux anglais la nuit du dimanche au lundi. Il y a repos absolu la nuit du samedi au dimanche.

Le congrès a décidé de transmettre la proposition de M. Taunay au prochain congrès.

\* \* \*

Un différend survenu entre le Japon et la Chine, à propos de la Corée, menace d'amener, à bref délai une guerre entre les deux pays.

Le Japon a invité le roi de Corée à ne plus reconnaître la suzeraineté de la Chine, à accepter le protectorat japonais et à renvoyer à Pékin le résident chinois. Le Japon a répondu aux remontrances pacifiques de l'Angleterre et de la Russie par un nouvel envoi de 2,000 hommes de troupes à Séoul. Le total des troupes japonaises en Corée est actuellement de 12,000 hommes. Un envoyé spécial a été dépêché de Pékin à Séoul pour conférer avec le ministre Chinois.

Les dépêches annoncent qu'un transport chinois a été abordé par un vaisseau de guerre japonais, et coulé à fond.

On rapporte aussi que le roi de Corée a été enlevé par les envahisseurs japonais.

\* \* \*

Les Etats-Unis viennent de passer assez heureusement à travers une crise qui a menacé, un instant, la tranquillité et la paix de l'Union Américaine tout entière.

Tous ceux qui ont visité la ville ouvrière de Pullmann ont fait les plus grands éloges de la manière tout à fait paternelle avec laquelle sont traités les ouvriers assez heureux pour être admis dans cette ville unique et modèle. Bons salaires, bons logements, institutions de prévoyance, écoles, bibliothèques, tout semblait y réaliser le summum des desiderata du travailleur.

Eh bien, c'est précisément dans cette ruche sans pareille que s'est produite la grève qui a failli embrasser tous les travailleurs organisés de la république voisine.

Les commandes étant venues à manquer, la grande compagnie dut, pour la première fois, en solliciter et en entreprendre à prix coûtant et même à perte, pour ne pas avoir à licencier une partie du personnel. Nécessairement, il fallut réduire les salaires. Les chefs des ateliers, mis au courant de la situation, reconnurent la nécessité de la mesure et l'acceptèrent; mais ils comptaient sans les meneurs du dehors et leurs alliés du dedans. Ceux-ci soulevèrent les ouvriers, qui se mirent en grève.

L'Union des employés des chemins de fer américains voulut aider les grévistes en refusant le service sur tous les trains contenant des voitures Pullman. De là un arrêt presque complet et presque général dans la circulation des chemins de fer américains, surtout dans la région de Chicago, dont la population se voyait menacée d'une famine imminente.

La situation devint si grave que le président Cleveland dut lancer une proclamation pour protéger l'exécution rigoureuse des lois des Etats-Unis, protéger la propriété et assurer la circulation des malles-postes. Des troupes fédérales furent dépêchées en toute hâte sur le théâtre des troubles et plusieurs rencontres à main armée eurent lieu entre ces troupes et les émeutiers. Des victimes tombèrent de part et d'autres. Des millions de dommages furent causés à la propriété des compagnies de chemins de fer ; mais heureusement, force est restée à la loi et la fameuse grève a misérablement avorté.

Plusieurs arrestations ont été faites, en particulier celle de M. Debs, président de l'Union des employés de chemin de fer. Les inculpés passeront en jugement sous peu.

\* \* \*

La colonie française de Montréal a montré beaucoup de patriotisme à l'occasion de la mort du président Carnot. Câblegrammes de condoléances à Mme Canot et au gouvernement, couronne déposée en son nom sur le tombeau, drapeaux à mi-mat et portant un crêpe à la cocarde, enfin assistance en masse à la cérémonie funèbre célébrée à la cathédrale à la demande du gouvernement français, tout a été fait de la part des fils de la France établis au milieu de nous, avec beaucoup de dignité. Qu'ils en soient félicités.

\* \* \*

La session du parlement fédéral est close. Nos législateurs, en somme, ont beaucoup parlé pour faire peu de chose. Beaucoup de questions soulevées, fort peu de résolues. Le plat de résistance a été le tarif. Quelques changements y ont été faits ; mais jusqu'à présent, la plupart de ces changements n'ont eu d'autre effet que de faire tort au commerce, sans faire de bien à personne. Les réductions opérées sur certains articles de consommation sont ample-

ment compensées par des augmentations sur d'autres articles, de sorte qu'on se demande quel bien peut résulter de pareils changements pour les consommateurs ?

Les mesures les plus importantes ont été remises à la prochaine session. On n'a en particulier, pris aucune détermination relativement à la requête collective des évêques au sujet des écoles du Manitoba et du Nord-Ouest.

Le traité Canadien français a été finalement adopté par le parlement et aura force de loi dès qu'il sera approuvé par le gouvernement français. Ce traité accorde aux produits canadiens à l'entrée en France, le tarif minimum ou le traitement de la nation la plus favorisée. D'un autre côté, les produits français, surtout les vins, entreront au Canada avec une réduction de droits, de sorte qu'il est permis d'espérer que les relations commerciales entre les deux pays recevront de ce chef une impulsion considérable.

# LES BASTONNAIS <sup>(1)</sup>

## LIVRE III

### LA TEMPÊTE ÉCLATE.

(Suite.)

#### IX

##### FLUX ET REFLUX.

Les inquiétudes de Zulma n'étaient pas moindres que celles de Pauline. Elles devenaient de jour en jour plus poignantes, et l'impatience la tourmentait tant, qu'elle était sur le point d'en devenir malade. Elle savait que la maladie de Cary, de sa nature, devait être longue et que la convalescence durerait nécessairement plusieurs semaines. Elle ne pouvait recevoir de ses nouvelles que de loin en loin et jamais avec l'abondance de détails que son affection lui faisait désirer. Pour se distraire un peu, elle eut recours à beaucoup d'expédients, mais l'insuccès de chacun de ces efforts ne fit que rendre son désappointement plus amer. Sa plus grande tentative fut d'obtenir d'entrer dans la ville pour aider Pauline à soigner l'invalidé. Elle appréciait très bien toute la délicatesse de cette démarche ; mais après avoir obtenu le consentement cordial de son père, elle la fit avec toute l'énergie de son tempérament. Elle s'adressa, pour obtenir la permission nécessaire, à son frère Eugène qui, ayant fait son devoir comme soldat, était censé avoir droit à quelque considération de la part des autorités. Eugène n'obtint qu'un refus péremptoire. Zulma recourut alors aux bons offices de Roderick Hardinge, qui entra dans ses vues avec le plus grand empressement. " Elle ferait une charmante prisonnière," se dit-il gaiement.

Mais Hardinge échoua et il en fut de même de Bouchette que son ami M. Belmont avait intéressé à cette affaire. Tout cela causa dans ce petit cercle d'amis une certaine agitation qui rompit heureusement la monotonie du siège pour le moment. Cary Singleton en fut fort amusé et profondément touché. Mais quand on acquit enfin la certitude que le Gouverneur, habituellement si bienveillant, était, chose étrange, inexorable dans le cas actuel,

(1) Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année 1893, par C. O. Beauchemin & Fils, au bureau du ministre de l'agriculture.

Pauline et ses amis abandonnèrent tout espoir de voir Zulma au milieu d'eux. Toutefois, celle-ci ne se découragea pas si facilement. Ces rebuffades ne firent qu'enflammer son désir et bien que le temps passât rapidement, elle n'abandonna pas son projet. Très sérieusement, elle demanda à Batoche s'il ne pourrait pas la faire passer en contrebande à l'intérieur de la ville. La proposition sourit d'abord au vieillard et lui fit briller les yeux ; mais, après y avoir pensé, il la repoussa en riant.

“ Le difficile se serait pas tant de vous faire pénétrer dans la ville, que de savoir que faire de vous, une fois entrée, dit-il de son air malin. Les femmes sont des objets difficiles à manier, dans un camp de soldats. Aucun déguisement ne peut les cacher aux regards indiscrets.”

En dernier ressort, Zulma résolut d'en appeler directement à Mgr Briand, auquel Carleton ne pourrait certainement rien refuser. Il y avait, à cette mesure, de nombreuses et patentes objections, mais la jeune fille au caractère impétueux les surmonta toutes, et, après avoir écrit une lettre splendide de forme autant que de diplomatie, elle avait pris des mesures pour la faire remettre au prélat en toute sécurité. Un événement imprévu lui épargna les conséquences de cette aimable audace :

Comme nous l'avons dit, le temps avait passé vite depuis les terribles événements de la veille du jour de l'an. Janvier avait fait place à février, et mars était arrivé avec la promesse d'un printemps exceptionnellement hâtif. Aucun événement militaire de quelque importance n'était survenu ; du moins, aucun qui eût quelque rapport avec notre récit, et à part les circonstances relatives à la longue maladie de Cary, il ne s'était rien produit de nature à nous attarder sur ces rudes mois de l'hiver.

Singleton était assez bien rétabli pour pouvoir se promener un peu, mais il restait très faible, n'ayant pas l'occasion de prendre le libre exercice si nécessaire à son rétablissement complet. Sa présence dans la maison de M. Belmont devenait quelque peu singulière. Le régime de la prison lui était interdit par le médecin compatissant, tandis qu'au point de vue militaire, il était évidemment impossible de lui permettre de circuler librement dans les rues de Québec. Fort heureusement, ce difficile problème fut résolu par un échange partiel de prisonniers qui eut lieu vers la mi-mars et dans lequel, par un privilège spécial, Cary fut compris.

Le moment de sa séparation d'avec Pauline fut très cruel. Le jeune homme ne pouvait s'expliquer à lui-même l'intensité du regret que lui causait cette séparation. Ce regret prenait sa source



dans quelque chose tout à fait différent et bien au-dessus de sa gratitude pour les bons soins qu'elle lui avait donnés, du sentiment de reconnaissance qu'il lui devait pour lui avoir sauvé la vie, dette qu'il reconnaissait ne pouvoir jamais acquitter. Dans ces longs après-midis, au milieu de la demi-obscurité entretenue par les



rideaux dans la chambre du malade, pendant ces nuits bien plus longues encore, passées sans sommeil dans le silence, et sans autres communications avec la jeune fille que par les yeux ; dans ces fréquentes conversations composées pour la plupart de lieux communs, mais relevées parfois par d'impétueuses révélations du cœur ; dans ces visions brèves, mais assez fréquentes de la beauté de Pauline, produites par quelque mouvement gracieux et soudain de son corps, ou lorsqu'elle lui apparaissait sous

quelque favorable effet de lumière ; dans ces éclairs intuitifs de son vrai caractère rendu doublement attrayant par son élément de tristesse constante, et le soupçon de son abnégation, Cary avait inconsciemment enroulé une chaîne autour de son cœur, chaîne dont il

n'avait pu comprendre la puissance de résistance avant qu'il ne lui fallût la rompre.

L'attitude de Pauline n'était pas faite non plus pour le reconforter. Lorsqu'il lui annonça son départ final, elle l'écouta avec calme, mais ce calme n'était que l'effet de la fatigue mentale et physique. Il n'y avait dans sa parole et ses manières aucun effort énergique destiné à contrôler le moral ; elle semblait n'éprouver qu'une résignation passive. Quand il lui tendit la main et qu'elle ressentit le chaud baiser qu'il y imprima, elle fut vraiment digne de pitié, ce qui ajouta à l'amertume du chagrin de Cary.

Le dernier adieu avait été dit et tous deux se tenaient sur le perron au pied duquel une carriole attendait pour transporter le prisonnier libéré au milieu de ses amis. Cary se tourna une dernière fois pour lire dans les yeux de Pauline. Soudain, il s'arrêta mû par une pensée subite et retournant d'une marche ou deux il dit :

“ Pauline,—Permettez-moi de vous appeler par ce nom pour la première fois peut-être,—Pauline, promettez-moi une chose : Prenez soin de votre santé. Je crains bien qu'après mon départ vous ne me remplaciez sur ce lit de douleurs, épuisée par vos veilles de plusieurs semaines.”

Deux taches livides brûlaient les joues de Pauline, et son regard était vitreux. Elle était obligée de s'appuyer sur le cadre de la porte pour ne pas tomber ; néanmoins, elle rassembla assez de forces pour répondre qu'elle ne se sentait pas malade et qu'elle espérait que tout tournerait pour le mieux. C'était une maigre consolation. Cary dut néanmoins s'en contenter, et il s'éloigna dans la voiture, le cœur bien lourd.

A peine arrivé au camp américain, il rencontra Batoche. Il va sans dire que cette rencontre fut des plus cordiales, et tous deux firent le projet d'une visite à la Pointe aux Trembles pour ce même soir. Zulma ayant appris les négociations engagées pour l'échange des prisonniers, l'arrivée de Cary n'était pas inattendue, et il y eut ce soir-là au manoir Sarpy de grandes réjouissances, comme pour quelqu'un qui était perdu et que l'on retrouvait, qui était mort et qui ressuscitait.

## X

### SUR LE BORD DE L'ABÏME.

Un autre mois se passa. Vers le milieu d'avril, le printemps embaumé était proche ; la neige avait disparu de la montagne et de la plaine ; les rivières coulaient claires et abondantes ; les arbres

commençaient à bourgeonner et les cieux palpitaient d'une atmosphère de chaleur génératrice. Les bestiaux renfermés pendant de si longs mois dans les ténèbres de leurs stalles se chauffaient paresseusement au soleil ou s'attroupaient sur les versants méridionaux où la jeune herbe commençait à pousser. Les moutons bondissaient sur le flanc des collines, les portes et les fenêtres des fermes s'ouvraient toutes grandes pour laisser entrer le bon air rafraîchissant ; les enfants jouaient sur le gazon ; une vapeur blanche s'élevait des fissures et des lézardes des greniers chauffés ; les cours des fermes se remplissaient de sons ; les pigeonniers laissaient entendre des roucoulements ; les hirondelles peuplaient les auvents, et les couvertures de chaume des étables étaient couvertes de volailles à l'affût des premiers vers. C'était la résurrection de la nature, ressentie avec plus de joie sous les latitudes arctiques que partout ailleurs. Des montagnes qui se dressaient dans le lointain, les nuages de vapeur dense qui s'élevaient et se déroulaient au loin, laissant les sommets recevoir les premiers baisers de la rosée et les derniers rayons du soleil couchant, étaient des emblèmes de la tristesse de l'hiver remplacée par le renouveau du printemps qui faisait naître de nouvelles espérances et des intérêts ravivés dans les âmes. Le crocus de la lande, l'anémone de la prairie, le cresson des eaux ombragées, le bourdonnement du premier insecte, le gazouillement du nid de mousse, le murmure des ruisseaux dans la forêt, tout chantait la renaissance et la vie.

D'autre part, il y avait dans la splendeur de la saison un caractère moral. Le temps rigoureux du carême avec ses vigiles, ses jeûnes, ses mortifications et ses pénitences était passé. Passée aussi la semaine sainte avec ses plaintes et ses lamentations, ses confessions de péchés, ses appels à la miséricorde, les fenêtres obscurcies par des voiles violets et les autels dépouillés, les cierges éteints et les cloches muettes, enfin les 14 stations de cette *via crucis* qui retracent l'ineffable histoire de l'Homme de douleurs et de la Mère de pitié. On était au matin glorieux du jour de Pâques. De brillants ornements couvraient le célébrant, le sanctuaire resplendissait de mille lumières, l'encens parfumé s'élevait en spirales vers le ciel, emportant les sentiments de reconnaissance des cœurs ouverts à la grâce. De la colline à la vallée, la musique des cloches, dans chaque tourelle et dans chaque clocher réveillait les échos retentissants ; même les cloches des églises et des couvents de la vieille ville assiégée, elles qui avaient si souvent sonné l'alarme de la bataille durant la nuit, prenaient une nouvelle voix pour célébrer le " Grand jour que le Seigneur a fait," et de même que

la lourde pierre fut soudainement repoussée du sépulcre à l'ombre du Golgotha, mettant en liberté le maître du monde, ici le manteau de l'hiver était déchiré et mettait à nu la face de la nature. Les hommes sentaient leur cœur allégé du fardeau qui durant quatre longs mois avait rendu leur torpeur semblable, en quelque sorte, à celle des grands animaux du désert.

Le matin du lundi de Pâques, le temps était calme et promettait une magnifique journée. Tout le pays retentissait des voix des hommes et des femmes se préparant à leur travail. Zulma Sarpy et Cary Singleton marchaient côte à côte sur la rive du St-Laurent en face du manoir ; ils avançaient lentement, s'arrêtant fréquemment pour admirer le paysage étendu devant eux, ou pour se livrer à une ardente conversation. Cary était entièrement remis de sa maladie, et paraissait plus gras et plus fort que jamais. Il était revêtu de son uniforme, preuve qu'il avait repris le service actif. Zulma paraissait jouir de sa santé habituelle et sa beauté resplendissait sous son plus royal aspect, relevée par un costume qui lui seyait à merveille : chapeau Montespain de feutre gris orné d'une plume azur et brillant châle de cachemire étroitement tendu sur ses épaules. Il était difficile de peindre une plus digne compagne pour un soldat. C'était évidemment le sentiment de Cary, comme en témoignaient ses fréquents regards d'admiration, et il y avait des moments où un observateur eût pu croire qu'il faisait les plus ardentes déclarations d'amour. Il n'en était rien cependant. Les jeunes gens n'avaient pas encore atteint cette limite. Bien qu'ils se connussent parfaitement, qu'ils se rencontrassent souvent, tout exceptionnelles que fussent les circonstances qui avaient entouré leurs entretiens, ils n'avaient jamais dépassé un certain point de confidences mutuelles. Souvent ils s'étaient aventurés sur les bords, mais des incidents soudains et imprévus étaient survenus qui les avaient rejetés en arrière au lieu d'avancer leurs affaires de cœur. Zulma était sûre que Cary l'aimait, mais aucune de ses paroles ne lui en avait donné l'assurance. Cary ne pouvait pas douter de l'amour de Zulma à son égard : ses actes et ses écrits l'avaient éloquemment démontré ; mais elle ne lui avait jamais donné l'occasion, ou il s'imaginait n'avoir jamais eu l'occasion d'obtenir de ses lèvres une réponse décisive. Ce jour-là, leur conversation était vive, mais sans conséquence. Il en est souvent ainsi dans ce jeu de l'amour qui est conduit non en cercles concentriques, mais en orbites excentriques

Pour Cary, la situation devenait pressante, et il le dit à Zulma en des termes qui impressionnèrent profondément la jeune fille. Il

voyait que la fin approchait, qu'avec le retour du printemps, les opérations militaires devaient prendre une tournure décisive d'un côté ou de l'autre. Il était assez perspicace pour prévoir qu'il ne pouvait y avoir qu'un résultat fatal : la retraite des Américains. Arnold avait été remplacé par Wooster, officier âgé qui avait commandé à Montréal durant l'hiver et y avait fait beaucoup de mal à la cause américaine par son incapacité et son intolérance religieuse à l'égard des Canadiens-Français. D'un pareil commandant de l'armée actuelle, on ne pouvait attendre que peu de chose ou rien du tout. Il ne pouvait être question de renforts, bien qu'ils eussent été promis et annoncés avec ostentation à la garnison par le moyen des déserteurs et des prisonniers, tandis que l'on savait bien que, le St-Laurent désormais débarrassé de son manteau de glace, on pouvait attendre bientôt une flotte de vaisseaux anglais venant à la rescousse de Québec. Dans une quinzaine de jours au plus, Cary prévoyait que la crise devait finir. Il dit donc cela confidentiellement à Zulma sachant bien qu'il ne violait aucun devoir en agissant ainsi. La jeune fille fut étonnée de cette confiance, qui anéantissait tous ses rêves. Sa confiance dans le succès des armes continentales avait été sans limites ; malgré leurs terribles revers, elle n'avait jamais douté un moment que les champions de la liberté ne s'emparassent de la dernière forteresse de la tyrannie britannique et ne s'empressassent d'y restaurer la domination française en Amérique. Elle essaya même d'ébranler l'opinion de son compagnon, mais elle n'y réussit pas ; son instinct la mit face à face avec la position personnelle de Cary, que celui-ci avait complètement éludée.

La retraite des Américains prit alors un aspect plus sérieux ; elle impliquait une séparation mutuelle. La situation était celle-ci : Après six mois de la plus intime fréquentation, purifiée et consacrée par une série de vicissitudes des plus cruelles, Cary allait être obligé de retraiter en toute hâte au pays d'où il venait, tandis qu'elle serait de nouveau confinée dans la solitude de la Pointe-aux-Trembles. Pouvait-il en être ainsi ? Cary pouvait-il être ainsi laissé à son sort ? Pourrait-elle, elle-même, supporter cette solitude soudaine et forcée ?

Singleton exprima ses regrets en langage diffus et verbeux ; il répéta à plusieurs reprises que son insuccès comme soldat blessait son ambition et désappointait ses espérances, mais que sa séparation d'avec Zulma serait la plus terrible de ses peines. S'il avait prévu cela, ajoutait-il, il aurait cherché la mort au palais de l'intendant ou au Sault-au-Matelot. La mort dans la maison de M. Belmont lui aurait été un soulagement et une bénédiction.

Ce fut en vain que Zulma essaya de le réconforter ; son cœur ne l'inspirait pas, et elle ne pouvait par conséquent aller au delà des lieux communs. Finalement un profond silence se fit entre eux. Ils s'étaient dit, sans doute qu'ils devaient faire un pas de plus et regarder en face une situation redoutée, mais ils n'en firent rien, peut-être ne l'osèrent-ils pas. Pourquoi ? La suite nous le dira. L'entretien finit par ces mots :

—Il me faut retourner au camp, mademoiselle, remettons ce sujet ; j'ai autre chose à dire, mais j'ai besoin de me recueillir.

—Moi aussi, j'ai quelque chose de plus à dire, Capitaine.

Cary tres-aillit en entendant ces paroles dont le ton étrange le frappa. Il regarda Zulma et lui trouva la figure pâle comme le marbre. Ses yeux étaient fixés bien loin au delà du St-Laurent. Il s'imagina (était ce seulement un effet de son imagination ?) qu'elle était un peu piquée.

—Retournerons-nous au manoir ? demanda-t-il presque timidement.

—S'il vous plaît, répondit tranquillement la jeune fille. Ils avançaient lentement à travers la prairie, et remontaient l'avenue en parlant peu, et au sujet seulement d'objets rencontrés sur leur passage. Inconsciemment ils étaient devenus timides l'un avec l'autre. Quand ils eurent atteint la pelouse en face du manoir, ils s'arrêtèrent et soudain. Zulma éclata d'un franc rire.

—Nous sommes tous deux des enfants, Monsieur, uit-elle, je vous croyais un grand soldat et je vous trouve enfant. Je me croyais une femme au caractère fortement trempé et moi aussi je ne suis qu'une enfant.

Et elle continua de rire à gorge déployée. Cary fut intrigué, mais il ne put réprimer un sourire. Il ne lui demanda pas le sens de ses paroles. Il sourit seulement en voyant que sa sérénité habituelle lui était revenue.

A ce moment précis, le soleil couchant versait ses rayons à travers les arbres, inondant la pelouse de lumière, et soulevant, pour ainsi dire, le jeune couple dans une espèce de transfiguration. Ils étaient idéalisés. Lui, apparaissait comme un chevalier des temps légendaires, et elle, comme une reine de féerie. Tous deux étaient beaux, et tous deux étaient heureux, encore une fois.

Zulma frappa à la porte, et la servante qui vint ouvrir lui remit une lettre. Elle l'ouvrit à la hâte, parcourut la page, et étendant les bras, laissa échapper un gémissement de terreur pendant que ses yeux se fixaient d'une manière étrange sur le jeune officier.

—Qu'y a-t-il, Mademoiselle ? qu'y a-t-il ?

—Pauline se meurt !

## XI

## DANS LA VALLÉE DE LA MORT.

Le pressentiment de Cary s'était réalisé. Après son départ, Pauline avait lutté contre son sort pendant huit ou dix jours, mais elle avait dû succomber finalement. Un soir qu'elle était assise seule dans sa chambre, les forces de la nature l'abandonnèrent soudainement. Elle tomba lourdement évanouie sur le plancher et fut transportée sur son lit dans les bras de son père. Le médecin la traita d'abord pour un simple cas de débilité physique, résultant de ses longues veilles durant les huit semaines de la maladie de Singleton et de l'extrême anxiété qu'elle avait éprouvée pour l'existence de son ami. Mais, quand la maladie demeura obstinée malgré ses prescriptions, et que d'autres symptômes se montrèrent indiquant un déclin graduel de l'énergie vitale, il devina que c'était une maladie mentale, contre laquelle tout son art serait inutile s'il ne pouvait en découvrir la cause par un aveu de la patiente elle-même. Cette confession aurait été la moitié de la guérison ; mais il ne réussit pas à la lui arracher. Pauline ne savait pas elle-même la cause de ses souffrances. A part la grande faiblesse qu'elle ressentait, elle ne se croyait pas malade. Elle n'avait conscience de rien qui pût être la cause de sa condition présente. Tel était son langage. Mais comme on le pense bien, le vieux docteur expérimenté n'en crut pas un seul mot. Toutefois, il savait qu'il était tout-à-fait inutile de continuer son interrogatoire, sa connaissance de la femme lui ayant appris qu'on ne peut mesurer ni la longueur, ni la largeur, ni la profondeur de son pouvoir de garder un secret. Il consulta donc M. Belmont. Celui-ci lui apprit qu'il avait remarqué un changement notable dans les manières de Pauline, que ce changement coïncidait avec le départ du jeune officier américain, et datait même des derniers jours de sa convalescence. alors que son départ était résolu et n'était plus qu'une question de temps, mais la perspicacité de M. Belmont n'allait pas plus loin. Il déclara n'avoir remarqué aucun attachement particulier entre sa fille et son patient. Elle était presque toujours à son chevet, mais ceci n'était pas plus qu'on ne devait attendre d'une garde au cœur tendre à l'égard d'un pauvre jeune homme tombé au milieu des ennemis et dont la vie dépendait de soins continuels. Le jeune homme avait toujours agi en "gentleman," plein de précautions, de délicatesse, de réserve et incapable d'abuser de sa position pour s'amuser aux dépens des sentiments de Pauline. D'ailleurs la jeune fille était depuis

longtemps liée d'amitié avec le major Hardinge, et le major lui était tout dévoué ; on pouvait même dire que leurs relations étaient du caractère le plus tendre. Enfin cet officier américain, à moins que M. Belmont ne fût bien trompé, avait contracté une profonde affection pour la fille de sieur Sarpy, affection qui lui était retournée et il avait toute raison de croire que Pauline n'en ignorait rien.

—Un instant, dit le vieux docteur, en prenant une pincée de tabac. et en souriant malicieusement, voici peut-être un indice. Votre fille peut être tombée en amour avec ce jeune rebelle, (les jeunes filles ne peuvent pas empêcher de telles choses, vous savez), et la pensée que son cœur appartient à un autre est peut-être précisément ce qui a obsédé son esprit et produit son état actuel.

—Mais Zulma Sarpy et ma fille sont des amies intimes.

—Tant pis ; sa peine morale n'en est que plus grande, et ses combats contre elle-même, plus terribles.

—Mais le major Hardinge ?

—La, la, la ! Votre major !.... elle peut l'avoir aimé jusqu'à ce qu'elle ait vu l'autre jeune homme, et alors, ma foi..... D'un major à un capitaine, d'un loyaliste à un rebelle, il y a une chute ; Eh ! mon ami, que voulez-vous ? Ces choses là ne peuvent pas se contrôler : Cela arrive tous les jours. Savez-vous si elle est engagée. en quelque sorte avec ce major ?

—Elle ne l'est pas.

—Comment le savez-vous ?

—Elle me l'a dit elle-même.

—Dans quelle circonstance ? Excusez cette liberté, mon ami, mais avec les confessions des femmes tout dépend des circonstances. Si c'est par la persuasion, les femmes peuvent vous dire la vérité, car leur cœur est bon après tout ; mais si c'est sous le coup de la menace, de la contrainte ou par stratagème, elles peuvent désorienter le plus perspicace d'entre nous.

—Sa déclaration fut dictée par le sentiment du devoir et il y a de cela quelques semaines seulement ; j'étais ennuyé des manières d'Hardinge à mon égard et même avec elle, après la mort de son serviteur, tué comme vous vous le rappelez. J'ai dit à Pauline que je lui demanderais une explication de cette conduite si elle se répétait, et à la même occasion, je lui ai demandé si elle était engagée envers lui de quelque façon. Sa réponse fut une simple et droite négation, et l'enfant est incapable de mensonge.

—Voilà qui va très bien, cela fait disparaître une difficulté. Son esprit ne souffre d'aucun engagement envers le major.

—Mais son amour pour lui doit subsister ?



—Ni ciel, ni terre ne peut dominer l'amour d'une femme. Il est fort comme la mort, immense comme l'océan, profond comme l'abîme; et pourtant, un coup d'œil, un geste de la main, un sourire, un mouvement de tête peut le changer pour jamais. Ecoutez, Belmont : Votre fille aime le jeune officier américain et lui seul. Elle souffre pour Hardinge, elle souffre pour Zulma Sarpy. Le diagnostic est complet. Elle s'épuise dans un combat silencieux et caché entre elle et ses amis, et je crains tout.

—Vous ne voulez pas dire que Pauline est en danger ?

—L'amitié me fait un devoir d'être candide avec vous. S'il n'y a pas un changement complet, d'ici à dix jours, votre fille sera morte.

—Grand Dieu ! s'écria le pauvre père dont le cri d'angoisse fit retentir la maison et alla effrayer Pauline, la réveiller de sa torpeur et lui faire jeter des cris à son tour. M. Belmont se leva et il allait se précipiter vers sa chambre, mais le docteur le retint.

—Ne vous présentez pas vous-même dans cet état : cela pourrait la tuer. Je m'en vais la tranquilliser.

Il le fit comme il l'avait dit. Après quelques minutes, il revint et informa M. Belmont qu'il était bien certain que ses conjectures étaient fondées et conseilla pour la jeune fille un changement de résidence immédiat.

J. LESPÉRANCE.

(A continuer)